

Rupicaprae rupicaprae

ou

Odeurs et mots

(version 0.2 du 6/03/2021)

par Fiorenzo

« Tout langage parle trop lentement pour moi », F. Nietzsche, *Ainsi parla Zarathoustra*.

Vous dites « anthropomorphisme » ? Dites-le, vous qui ne vivez que de mots. *Anonyme*

Mais pardonnez, gentils lecteurs,
le plat et impuissant esprit qui a osé
accoucher sur cet indigne ordinateur
un si grand et inouï sujet !

William Shakespeare. *Henry V*. (Adapté de)

Table

Acte I 2
Intermède..... 23
Acte II..... 27
Acte III 47



La même marche, tous les jours, depuis 3 mois. Il aurait aimé la faire toujours à la même heure, mais il n'était pas aussi bien réglé que le célèbre philosophe allemand. Souvent, dans le pré escarpé, après le pont du hibou, il voyait des chamois. Depuis que, enfant, il avait admiré leurs bondissements et avait été émerveillé par leur sens de l'équilibre, les chamois étaient ses animaux préférés et, comme on le verra, les chamois lui rendaient la pareille.

Par un frais matin de septembre, un chamois qui l'attendait en haut des escaliers le salua comme un vieux copain. Il est facile d'imaginer la surprise de notre homme qui avait passé son enfance à parler aux animaux sans qu'ils ne lui répondent. Je vous laisse imaginer, car je suis incapable de décrire l'état d'âme de cet heureux fils de la femme.

Que répondre à la lectrice qui me dit : « Ne dites pas et, surtout, n'écrivez pas de telles conneries ! un chamois qui parle ! Dans votre jeunesse vous avez trop vu de films de Fernandel et sa mule parlante ! Pauvre de vous ! Vous avez pris au pied de la lettre les histoires des fabulistes. » Étant bien élevé, je lui réponds d'aller se faire foutre, car « mes » chamois parlent ou pour être plus précis ont parlé.

Mais, assez de détours, et donnons la parole aux chamois et à Fiorenzo.

Note : Dans notre langue le terme « chamois » indique autant les mâles que les femelles et lorsqu'on veut souligner qu'il s'agit d'une femelle on emploie le terme « chèvre ». Dans le monde de ces ruminants agiles de corps et d'esprit, par contre, la femelle se nomme « chamoise », et ainsi je vais la nommer.

Acte I

ou des sapins rouges

Personnages selon l'ordre d'entrée

- Sarah : la représentante de la harde
- Fiorenzo : l'humain
- Ovidie, chamoise
- Houell, chamois
- Finkiel, chamois
- Bréhaigne, chamoise cheffesse de la harde
- Frédéric, chamois
- Le chœur¹
- Alphonsine, chamoise²

Sarah, installée sur un rocher, les quatre sabots sur quelques centimètres carrés, observe Fiorenzo, torse nu, gros pantalon de velours, avancer sur le sentier de la vieille vache.

SARAH : Bonjour, monsieur.

La tête grise tourne à droite, à gauche et puis vers le haut à la recherche d'un visage. Pas l'ombre d'un humain.

SARAH saute du rocher et s'immobilise à quelques pas de Fiorenzo : ce matin l'air est frais et vous semblez moins fatigué que d'habitude. *Fiorenzo se frotte les yeux, les ferme, les ouvre, les referme. Il s'appuie à sa canne. Ouvrez les yeux. Je comprends votre trouble : vous n'aviez jamais imaginé qu'une chamoise puisse parler, mais... regardez-moi...*

Fiorenzo ouvre les yeux et les plante sur un museau qui est bien le museau d'un chamois, un museau tout à fait normal d'un chamois normal.

SARAH : Pas de doutes, n'est-ce pas? Vous voyez bien que je suis une simple chamoise. Une chamoise en poils et en cornes, qui s'excuse d'interrompre votre marche de façon si inhabituelle. Nous suivons vos va-et-vient depuis quelques mois et avons décidé que ce serait aujourd'hui ou jamais. L'autre jour, pour bien nous imprégner de vos odeurs, on a même failli vous culbuter... après la maisonnette, là où le sentier est encaissé entre deux murs.

Fiorenzo se frotte les yeux.

FIORENZO : Je rêve...

SARAH : Vous ne rêvez pas.

FIORENZO : J'hallucine ! Je deviens fou...

1 Les interventions du chœur tirées de Sophocle ont été traduites en langue odorifère par la chamoise Hildegarda Rupicapra Bingenosa. Les odeurs ont été ramenées de Chamechaude (culmen calvus) par Ovidie.

2 Les poèmes récités par Alphonsine sont des adaptations d'œuvres de célèbres poètes français.

SARAH : Vous n'hallucinez pas. Touchez-moi. Grattez-moi entre les cornes.

Sarah fait quelques pas en avant et appuie son museau sur un cuisse de Fiorenzo pétrifié.

SARAH : N'ayez pas peur. Grattez-moi.

Fiorenzo lève le bras, mais, au lieu de gratter cet improbable animal, il se gratte les quelques poils qui lui servent de barbe.

SARAH : Je vous demande pardon de m'être imposée de façon si peu civile. Je sais... je sais que chez vous on ne gratte pas quelqu'un qu'on ne connaît pas. *Sarah lève la tête et recule d'un pas.* Je le sais, mais nous avons l'impression que vous étiez différent. *Sarah baisse la tête et parle comme si elle réfléchissait à haute voix.* Les chamois, contrairement aux humains, ont la possibilité de sortir des conditions que la nature leur impose.

Sarah lève la tête et continue sa réflexion s'adressant à Fiorenzo qui écoute abasourdi.

SARAH : Pendant trois jours, tous les 300 ans, nous défonçons l'huis du verbe et entrons dans la demeure de l'humanité, mais sans perdre notre animalité.

FIORENNO : *à part lui* : Est-ce la fatigue, la vieillesse ou une rêverie enfantine ? Il s'assoit sur le mur et fixe la pointe de sa canne qui griffonne la terre.

SARAH : Il nous faut environ 100 générations pour couvrir les 300 ans qui séparent deux entrées dans la parole. Trois cents ans qui, mesurés à l'aune des générations, correspondent à peu près à 2500 ans pour vous. Je ne vous le dis pas pour vous étonner, mais pour que vous réfléchissiez à l'énorme privilège que nous vous accordons.

Fiorenzo lève la tête et regarde le long du sentier. Personne.

SARAH : Il n'y a personne. Avant de vous arrêter, nous nous sommes assurés qu'il n'y avait personne dans un rayon d'une heure de marche.

Fiorenzo reprend son griffonnage.

SARAH : Je comprends votre... votre incrédulité... un chamois qui parle, c'est inconcevable pour le commun des humains. Je me présente : Sarah, *Rupicapra rupicapra*, communément chamois, âgée de huit ans et faisant partie de la harde Val Corta.

Le regard de Fiorenzo s'obscurcit. Sa lèvre inférieure couvre la lèvre supérieure avant que la bouche n'expire bruyamment.

FIORENNO : Fou... fou...

SARAH : Vous n'êtes pas fou... Laissez-vous aller au toucher et à l'odorat.

Fiorenzo relève la tête, lentement, très lentement. Sarah s'approche.

SARAH : Touchez-moi. Si je ne suis qu'une création de votre esprit vos mains vont se refermer sur le vide.

Sarah lève son museau, puis le baisse lentement. Fiorenzo enlève une main de sa canne et la pose sur une corne. Il ferme ses doigts.

SARAH : Une image bien dure, n'est-ce pas ?

Fiorenzo retire sa main qui tremblote, indécise.

SARAH : Caressez-moi.

La main se porte sur le cou et le caresse.

FIORENNO : *À parte.* Ce cou est chaud... vivant... ça sent le gibier... cette odeur... mais non, cette odeur aussi est fruit de ma fantaisie. *À haute voix.* C'est mon imagination... c'est absurde.

SARAH : Possible. Si vous voulez continuer à penser que tout est fruit de votre imagination, faites-le, mais ça vaut la peine de lui faire confiance. On ne sait jamais où elle peut vous emmener. Qui sait ? même près de la vérité. *Elle tourne la tête vers la vallée et fixe immobile le sentier.* Je m'installe et j'attends.

FIORENNO : *D'un air décidé, comme s'il parlait à un inconnu importun.* Qu'est-ce que vous attendez ?

SARAH : Que vous soyez prêt.

Fiorenzo pose une main sur la tête de Sarah, d'une façon que n'importe quel humain jugerait paternaliste.

FIORENNO : Une tête dure...

SARAH: Très dure et avec une idée fixe : parler avec un humain.

FIORENNO : *Hoche la tête et sourit.* N'ayant ni tête dure ni idées fixes, je vais vous suivre. Allons-y, donc. Allez-y... Parlez.

SARAH: Merci. Je le savais...., je vais appeler mes amis qui attendent derrière le rocher. *Elle lève la tête et souffle des narines. Un bruit de feuilles derrière le rocher.* Ils arrivent. *Elle indique le rocher.*

Fiorenzo lève les yeux. Trois chamois immobiles, les sabots bien plantés sur une saillie du rocher.

SARAH: Descendez. *En les nommant pendant qu'ils sautent un à la suite de l'autre :* Ovidie... Finkiel... Houell... *Les trois s'approchent de Sarah* Houell et Ovidie sont mes deux petits...

OVIDIE : Maman, nous ne sommes pas des petits ! Combien de fois...

SARAH *Continue comme si Ovidie n'avait rien dit.* Le père d'Ovidie est son frère Houell qui est fils de Finkiel, mon frère. Nous sommes une grande famille très unie.

HOUELL : On était très unis.

SARAH : Nous le sommes encore... mais un peu moins.

HOUELL : Nous l'étions. Ma fille a tout cassé... elle a rompu le fil...

OVIDIE : Je n'ai pas rompu de fil. J'ai rompu le cercle parental qui nous emprisonnait.

FINKIEL : Quelle effrontée ! Parler du cercle parental comme d'une prison. Elle n'a aucun respect des traditions...

OVIDIE : Aucun respect pour ce qui est sclérosé... J'en ai marre d'être soumise à des traditions qui font toujours payer aux mêmes.

HOUELL : Je l'avais dit qu'il ne fallait pas l'envoyer sur le Chamechaude.

SARAH : Tu aurais préféré qu'elle reste ignorante comme...

HOUELL : Dis-le, dis-le : « comme toi ».

SARAH : Pas du tout. Arrêtons. Arrêtez de vous chamailler. Nous sommes ici pour discuter avec un humain et pas pour discutaitter entre nous. *S'adressant à Fiorenzo.* Ils sont incontrôlables et pourtant ils ne sont plus des éterlous...

OVIDIE : des éterles...

SARAH : des éterles

FIORENNO : éterles ?

FINKIEL : les éterles sont les femelles et les éterlous les mâles d'un an.

SARAH : Merci pour l'aide, Finkiel... toute seule je n'aurais jamais été capable de lui expliquer !

OVIDIE : *se tournant vers Sarah.* Et penser que ton frère n'est pas le pire des mâles...

SARAH : Je le sais. *Se tournant vers Fiorenzo* Dans notre harde, depuis quelques années, c'est... c'est...

HOUELL : C'est le bordel... Toute décision est discutée et rediscutée, sans fin. Tout le monde a besoin de faire entendre sa voix, même s'il n'a rien d'intelligent à dire...

OVIDIE : Comme toi.

SARAH : Est-ce que vous voulez arrêter ! *Museau pointé vers sa fille.* Même si je suis rarement d'accord avec ton père, il est vrai que, souvent, surtout en hiver et au printemps, il faut prendre des décisions rapidement et que l'hardocratie est une entrave.

HOUELL : Merci maman, pour une fois... *Et puis s'adressant à Fiorenzo.* Cet hiver on a eu onze morts sous une avalanche dans la traversée du couloir de l'Ombre du midi et cela parce que les jeunes n'ont pas accepté que notre bréhaigne ouvre la voie.

SARAH : Pas que les jeunes.

FINKIEL : Pas seulement les jeunes : les vieux qui se targuent d'être jeunes, aussi...

OVIDIE : *En pointant son museau vers Fiorenzo.* Finkiel est loin de se targuer d'être jeune ! Il est tellement satisfait de sa culture de vieux pédant et sénile.

FINKIEL : Qu'est-ce que tu dégoises ?

OVIDIE : Rien... Tu devrais laisser parler Fiorenzo.

FIORENNO : Honnêtement, je ne sais pas quoi dire. Je n'y comprends rien... j'écoute vos querelles et j'ai l'impression d'être au bar du village...

Une voix de derrière le rocher : Et vous ne l'êtes pas.

Une chamoise très maigre, aux teintes grisâtres, avec de nombreux anneaux au bas des cornes, s'approche d'un pas sûr et lent.

SARAH : Salut, t'es seule ?

LA NOUVELLE ARRIVÉE : Oui

SARAH : Frédéric, ne devait-il pas t'accompagner ?

BRÉHAIGNE : Il s'est arrêté pour discuter avec Alphonsine.

SARAH : *En s'adressant à Fiorenzo* : Je vous présente, notre bréhaigne. Notre cheffesse.

BRÉHAIGNE : Bonjour, monsieur.

FIORENNO : Bonjour, ma... ma... bonjour.

BRÉHAIGNE : *S'adressant à Sarah*. Est-ce que tu lui as expliqué notre organisation. Il est très important qu'il la connaisse, si on veut qu'il nous donne des conseils.

SARAH : Non. Je n'ai pas eu le temps. *Elle se tourne vers Fiorenzo*. Est-ce vous savez comment une harde est organisée ?

FIORENNO : Non, je n'ai aucune idée.

SARAH : C'est très simple. Nous sommes organisées en bande avec les mâles qui ne s'approchent que lorsque nous sommes en rut.

FINKIEL : *Interrompant Sarah et s'adressant à Bréhaigne comme si c'était elle qui avait parlé*. Le fait que Houell et moi nous soyons ici est un exemple du contraire. Il me semble.

SARAH : *Se tournant vers Finkiel*. Je pense que là-dessus, tu ferais mieux de te taire.

BRÉHAIGNE : Oui, ce serait mieux.

SARAH : Donc... À la tête de la harde il a une chamoise, qu'on appelle la « Bréhaigne ». La bréhaigne est une vieille femelle stérile. Elle doit être stérile pour qu'elle puisse se concentrer sur le commandement sans avoir à s'occuper de ses petits ; vieille parce qu'elle doit avoir beaucoup d'expérience et femelle...

OVIDIE : Parce que les mâles sont tous des cons.

BRÉHAIGNE : Ovidie, comme d'habitude tu n'as pas de mesure.

HOUELL : La petite garce ne se démentit jamais.

OVIDIE : Garde « petite » pour toi !

SARAH : Zut !

BRÉHAIGNE : *S'adressant à Sarah*. Explique donc nos problèmes.

SARAH : S'ils restent tranquilles et me laissent le temps...

BRÉHAIGNE : Un peu de silence. Laissez parler Sarah.

Houell et Finkiel baissent la tête, Ovidie fixe Fiorenzo et lève la tête

FIORENNO : Excusez-moi, mais... mais... pourquoi voulez-vous parler de vos problèmes aux humains ?

BRÉHAIGNE : Parce que la solution de nos problèmes dépend de vous aussi. Votre comportement a causé des changements qui nous affectent énormément. Changements positifs selon certains, négatifs selon d'autres.

FIORENNO : Pourquoi moi ?

BRÉHAIGNE : Parce que... parce que vous semblez aimer les escarpements des montagnes et vous avez l'air sympathique.

FIORENNO : Oui... comme vous, je n'aime pas vivre sur le plat.

BRÉHAIGNE : C'est bien ça que nous avons compris... Vas-y, Sarah.

SARAH : Depuis quelques décennies, dans nos montagnes, il se passe quelque chose qui ne dépend pas de nous mais qui a un énorme impact sur nos vies. Notre effort pour nous adapter est parfois inutile, souvent douloureux.

FINKIEL : Ce qui est le propre de la vie.

OVIDIE : Il est bien dommage que la banalité ne tue pas.

SARAH : *elle continue comme si elle n'avait rien entendu.* Les conifères sont en train d'envahir la bande alpine entre 800 et 1700 mètres, réduisant toujours plus les espaces herbeux. Où ils arrivent, l'herbe ne pousse plus. Et l'herbe, pour employer une image qui vous fut chère, est notre pain quotidien. Cette invasion est liée au comportement des humains. Les paysans, en abandonnant ces terres, ont donné le feu vert aux conifères qui se faufilent dans tous les espaces abandonnés. Puisque nous ne pouvons pas vivre sur un tapis d'aiguilles sèches, s'ouvrent donc devant nous deux possibilités de survie : aller vers les sommets ou vers le fond des vallées. Ce choix est loin d'être facile, car, de mémoire de chamois, on n'a jamais été confronté à un tel bouleversement...

Sarah s'arrête, regarde Fiorenzo qui reste impassible, puis se tourne vers Bréhaigne qui prend la parole avec un hochement de tête.

BRÉHAIGNE : Ce bouleversement a déjà causé une division dans la harde qui pourrait avoir des conséquences tragiques pour les générations futures.

FINKIEL : Les conséquences tragiques sont déjà là. La division de la harde en deux partis incapables de s'entendre est gravissime. Et, malheureusement, bien des bêtes ne sont pas conscientes que cette division n'est pas un prélude à une tragédie, mais c'est déjà la tragédie. Il n'y a qu'une solution : retourner aux valeurs de nos ancêtres....

OVIDIE : Valeurs sans valeur...

HOUELL : Steinbock shit.

BRÉHAIGNE : *S'adressant à Fiorenzo.* Un air désolé. Houell est le porte-odeurs de ceux qui croient aux vieilles valeurs et veulent un retour vers les cimes et Ovidie est la porte-odeurs de ceux qui pensent qu'il faut aller vers le fond des vallées et mieux s'intégrer aux humains.

OVIDIE : Celles qui veulent aller vers le bas et pas ceux... il n'y a pratiquement que les chamoises qui veulent descendre.

HOUELL : Celles qui se dressent sur l'arrière-train devant toutes les nouvelles modes.

BRÉHAIGNE : Assez. Pas besoin d'en rajouter. Je crois que Fiorenzo a compris, n'est-ce pas ?

FIORENZA : Plus que comprendre, je constate qu'il y a des points de vue différents. Mais je continue à ne pas comprendre ce que je dois ou peux faire pour vous.

SARAH : les deux partis étant à sabots tirés, nous sommes incapables de trouver une solution qui satisfasse toutes les bêtes. Nous vous avons choisi comme conseiller *super partes* pour être notre porte-parole auprès des humains.

BRÉHAIGNE : Je vais ajouter que ce problème ne touche pas que notre harde, mais toutes les hardes alpines.

OVIDIE *s'adressant à Sarah avec un sourire sardonique* : Étant mâle, il n'est pas *super partes*, comme tu dis. Mais, tout ça, c'est normal, car tu broutes la culture mâliste sans même le savoir. Ce n'est pas un hasard si tu as donné plus d'importance au problème des sapins qu'à celui des rapports entre les sexes.

HOUELL : La voilà encore avec son obsession.

FINKIEL : On avait aussi parlé du tourisme

OVIDIE : *parlant en même temps que Finkiel*. Oui me voilà, parce que...

BRÉHAIGNE *Interrompant Ovidie, lève la tête et fixe Sarah* : Ovidie a raison. Les rapports entre mâles et femelles avaient été considérés un thème important et nous avons dit que sur ce thème nous aurions pu apprendre beaucoup de l'évolution des humains.

SARAH : Oui, mais on avait aussi dit qu'il fallait continuer la discussion dans la harde avant d'en parler à l'extérieur.

OVIDIE : Nos discussions ne mènent à rien. Vous êtes toutes et je dis, TOUTES, tellement conditionnées...

BRÉHAIGNE *Tapant du sabot droit de ses pattes antérieures pour arrêter Houell déjà prêt à répliquer* : Nous avons choisi Sarah et devons lui faire confiance.

OVIDIE : Lui faire confiance ? Pardon ! Elle nous a poussées à choisir un mâle comme représentant des humains et nous...

BRÉHAIGNE : Oui, et nous... On sait très bien ce que tu penses. Mais on n'a pas trouvé de femmes qui fréquentent assidûment nos lieux. Gardons à l'esprit qu'il s'agit d'un mâle, mais avançons. Laisse-nous démarrer.

OVIDIE, *les lèvres tirées, s'éloigne de quelque pas, se dresse sur ses pattes postérieures, appuie ses sabots antérieurs au muret et baisse la tête en signe de soumission*.

HOUELL : Peut-être qu'on s'est libéré de l'emmerdeuse... peut-être

OVIDIE *secoue la tête sans dire un mot*.

BRÉHAIGNE : Pour terminer ce que vient de dire Sarah : humains et conifères se sont alliés contre nous, rendant la vie difficile pour ne pas dire impossible et nous avons besoin d'aide pour rompre cette alliance.

SARAH : Une alliance qui risque même de nous faire disparaître. Nous avons donc besoin que les humains nous aident à arrêter les sapins, mais nous avons aussi besoin de conseils pour nous aider à arrêter les conflits entre haut et bas.

FINKIEL : *S'adressant à la bréhaigne.* J'aimerais préciser quelque chose par rapport à ce que tu viens de dire.

OVIDIE : Le jour où Finkiel ne voudra pas préciser, les cerfs auront des ossicônes.

HOUELL : Ou les chèvres des couilles...

OVIDIE : J'ai plus de couilles que toi, couillon !

BRÉHAIGNE : Arrêtez !

FINKIEL Il ne s'agit pas d'une alliance entre conifères et humains. Pour qu'il y ait alliance, il faut un engagement mutuel et ce n'est pas le cas. C'est très simple, il s'agit d'exploitation.

FIORENNO : Alors... je ne comprends vraiment pas. S'il y a de l'exploitation, il y a moins de conifères. Tandis que c'est exactement le contraire qui se passe. Il y a moins d'exploitation forestière et les conifères avancent partout.

FINKIEL : Oui... non... Je sais, c'est sans doute difficile à comprendre pour vous. Avec votre langage qui enveloppe tout ce qu'il touche, vous ne pouvez pas vous mettre à la place des autres bêtes. Vous pensez que tout ce qui arrive dans la nature, en bien ou en mal, c'est à cause de vous. Ce qui est rarement le cas. Dans ce cas, ce ne sont pas les humains qui exploitent les forêts : ce sont les conifères qui exploitent les humains.

FIORENNO : Je ne vous suis pas. Je ne comprends vraiment pas ce que vous dites.

OVIDIE : Il dit tellement n'importe quoi...

SARAH : Veux-tu le laisser parler !

FINKIEL : *Indifférent à l'intervention de Ovidie.* C'est pourtant simple. Les conifères, pour pouvoir s'étendre, vous « forcent » à abandonner la montagne.

FIORENNO : Mais, vous êtes en train d'inverser cause et effets...

OVIDIE : C'est sa marque de commerce ! *S'adressant à Fiorenzo.* Pardon.

FIORENNO : La technique a créé des conditions telles que les paysans abandonnent l'exploitation des prés en montagne pour aller travailler en ville où la vie est moins dure et ouvre bien plus de possibilités pour les enfants. Mais, peu importe que ce soit la technique, l'économie ou quoi que ce soit d'autre, ce qui est certain, c'est que ce ne sont pas les sapins qui les chassent.

FINKIEL : Comme je disais, vous avez un sacré besoin de vous mettre au centre et cela vous empêche de voir au-delà de votre nez. Ce sont les sapins qui en rendant la vie des paysans toujours plus dure les a poussés à s'en aller. Ce que vous croyez...

Bréhaigne interrompt brusquement Finkiel

BREHAIGNE : Vous excuserez ma brusquerie, mais, en te connaissant, Finkiel, je sais que la discussion pourrait devenir interminable. Retournons à nos montagnes où, insouciant des causes, les conifères avancent.

FINKIEL : J'aimerais préciser....

OVIDIE : Préciser tes précisions que tu mettras ensuite au point pour les préciser encore...

FINKIEL *jette un regard paternaliste à Ovidie qui sort la langue et la fait tourner. Il se tourne vers la bréhaigne. D'accord. Il se tourne ensuite envers Fiorenzo.* Je voulais seulement préciser qu'il ne s'agit pas d'invasion de conifères, mais de sapins rouges...

OVIDIE : Ce qui change absolument tout ! Enculeur de taon !

SARAH : Ça ne change pas tout, mais dans nos montagnes il ne s'agit pratiquement que de sapins rouges.

FIORENNO : Donc vous pensez que nous, les humains, nous sommes exploités par les sapins rouges...

FINKIEL : Oui, et si vous ne les arrêtez pas ils vous tailleront, à vous aussi, comme vous dites, un costume en sapin.

FIORENNO : Je comprends très bien quand vous parlez de l'avancée des conifères...des sapins rouges... Je comprends et en même temps je ne comprends pas ; surtout parce que nous, les humains, nous sommes confrontés au problème opposé : celui de la déforestation.

FINKIEL : C'est bien la ruse des sapins...

FIORENNO : Difficile pour moi de comprendre la ruse des forêts...

FINKIEL : Des sapins rouges...

SARAH : Laisse-le finir...

FIORENNO : Je ne comprends vraiment pas comment les sapins rouges peuvent être rusés. Pour qu'il y ait ruse, il faut... je n'sais pas... il faut des moyens pour abuser de quelqu'un. Que des arbres puissent se servir des humains à leurs fins... ça me dépasse.

FINKIEL : Comme cela vous dépasse que les chamois puissent parler.

BRÉHAIGNE : *l'interrompt* Ça va Finkiel... est-ce qu'on peut revenir à nos sapins.

Finkiel baisse le museau et gratte le sol avec un pied du train antérieur.

FIORENNO : Vous dites que les sapins rouges créent une bande désherbée toujours plus large qui vous oblige à aller vers le haut ou le bas. Mais, si je regarde autour de moi, je vois qu'il y a toujours de nombreuses taches vert-clair dans le vert foncé des sapins. Et puis, si les paysans s'éloignent, ils abandonnent leurs prés et donc vous pouvez manger l'herbe que les vaches mangeaient autrefois.

BRÉHAIGNE : À court terme, c'est vrai. Mais ce n'est pas vrai pour les générations futures. Les forêts sont en train de saccager tous les prés.

FIORENZO : Je croyais que vous aimiez vivre dans les forêts et sur des pentes impraticables...

BRÉHAIGNE : On a appris à vivre sur les rochers et dans les bois pour fuir les dangers mais, comme tous les ruminants.

nous aimons surtout les prés,

OVIDIE : Personne n'aime vivre dans des lieux impraticables... Vous aimez nous regarder à la télé sauter d'un rocher à l'autre sur des pentes impraticables. Vous nous montrez à vos enfants pour qu'ils apprécient une nature spectaculaire, mais nous préférons brouter tranquillement le trèfle plutôt que nous casser les pattes pour des saxifrages.

HOUELL : Parle pour toi et ta bande de droguées au trèfle.

OVIDIE : Je parle pour toutes celles qui ont choisi le progrès

HOUELL : Et la perte de toute forme de chamoisité.

SARAH : Assez ! *S'adressant à Fiorenzo.* Revenons en arrière. Il y a quelques siècles les humains ont commencé à défricher des terres toujours plus en hauteur : ils les ont domestiquées comme ils ont domestiqué les chèvres. Par exemple : ici, jusqu'au XVI^e siècle de votre ère, il n'y avait pratiquement pas de prés au-dessus de 800 mètres. Entre 800 et 1300 mètres il y avait des bois de hêtres et de bouleaux, après une bande de conifères et à partir de là jusqu'aux crêtes, quelques arbres très courageux, des rochers et des herbes, herbes pauvres, comme les fétuques acuminées et les saxifrages. Nous vivions au-dessus de la bande boisée et nous descendions dans les hêtraies en hiver. Et puis, pendant trois siècles, les hommes ont déboisé, déboisé, déboisé créant de nombreux prés qu'ils ont entourés de murets pour que les vaches ne puissent pas sortir et...

HOUELL : Pour les emprisonner !

SARAH : Tu veux me laisser finir ! Donc, des murets pour que les vaches ne puissent pas sortir, mais surtout pour éviter que les arbres envahissent les prés.

FIORENZO : Mais les murets n'empêchaient certainement pas les vents de déposer des semences un peu partout !

SARAH : Bien sûr, mais tous les printemps les hommes nettoyaient.

OVIDIE : Ce sont surtout les femmes qui nettoient et construisent les murets. T'imagines des hommes assez patients pour empiler ces pierres, souvent très petites, ou de passer des heures l'échine courbée pour arracher les racines ?

SARAH : Oui, je les imagine... Il y avait aussi des pierres très lourdes... Peu importe le poids des pierres, ces murets délimitaient des îles herbeuses aux couleurs qui contrastaient avec le vert foncé de l'océan de sapins. C'était beau. Depuis une cinquantaine d'années, personne ne s'occupe plus des murets, on ne fauche plus les prés ouvrant ainsi tout grand la porte aux sapins qui n'ont pas besoin de se faire prier pour occuper ces îlots artificiels et rendre tout vert foncé. Pour nous, c'est toujours plus difficile trouver des réserves d'herbe. Je vais aussi ajouter que les montagnes se

monotonisent, s'uniformisent, s'enlaidissent, ce qui aura un effet sur les prochaines générations de chamois qui s'habitueront à la monotonie du vert sapin.

FIORENZA : Les arbres n'empêchent pas l'herbe de pousser !

SARAH : Les sapins oui. Les aiguilles créent un manteau qui étouffe la végétation et d'où ne sortent que quelques champignons. Ils créent une bande de terre désolée.

LE CHŒUR³

Les grains géniteurs sur la couche d'épine lâchent

Les cônes abiétins. Personne

Pour écouter le vent qui balaie la montagne désolée.

Les nymphes

S'en sont allées.

Le vent charrie bouteilles vides, papiers gras,

Plastiques, boîtes en carton, mégots,

Dans la pessière désolée.

Les nymphes

S'en sont allées et s'attardent les restes,

Les fils désœuvrés des employés de banque.

HOUELL : Avant, bien avant que les humains ne nous femellinisent avec leurs prés et leurs murets, nous vivions en vrais chamois... Nous étions les véritables rois des pics et passions notre vie à sauter heureux d'un rocher à l'autre selon notre vraie nature...

OVIDIE : Les Ris des pics et la risée des chamoises...

SARAH : Ovidie, tu n'es pas drôle. *Réfléchissant à haute voix.* Tu dis que nous ne sommes plus des « vrais » chamois ? Qu'en sais-tu ?

HOUELL : Presque plus... nous sommes toujours plus ramollis, toujours plus à la recherche de petits plaisirs... plaisirs femelliens... Il est évident...

La voix de Ovidie se superpose à celle de Houell qui souffle en hochant la tête.

OVIDIE : Toi, penseur de mes quatre, tu n'as jamais pensé que les plaisirs féminins sont petits parce que les vôtres sont de brève durée. Pauvre rupic... ton « vrai » n'est qu'une couverture pour ta mâlinité débile. Oui, nous ne voulons plus être de « vraies » chamoises, nous voulons aller vivre en bas pas loin des humains, à côté des chèvres, là où la violence de la nature est maîtrisée. Nous en avons ras le pis des pics, des rochers, des ravins, des avalanches, des gorges profondes... Cassez-vous les cornes en sautant de pic en pic, nous, nous irons brouter, heureuses, de prés en prés.

³ Le chœur nous chante une adaptation de « La terre gaste » de T. S. Elliot que des traducteurs timorés traduisent par « La terre vaine » ou « La terre désolée ».

BREHAIGNE : *S'adressant à Fiorenzo.* Comme tu as pu le constater, entre Houell et sa fille c'est la guerre sans fin. Houell est un pur et dur du Parti du haut, du Parti de ceux qui veulent s'isoler et revenir aux anciennes valeurs. Ovidie est la femelliniste la plus radicale du Parti progressiste, de celles qui veulent aller vers les plaines et s'approcher des humains. Deux représentants parfaits des différences entre les deux factions.

FIORENNO : Différence qui, si je comprends bien, est une différence liée surtout au sexe.

OVIDIE : Oui, vous avez bien compris. Les sapins ne font que mettre en évidence un problème qui existe depuis que l'herbe est herbe.

FIORENNO : Si le « vrai » problème existe depuis toujours, je ne comprends toujours pas comment je puis vous être utile.

OVIDIE : En fait, vous ne pouvez rien faire...

SARAH : Ne l'écoutez pas. Je crois qu'il est encore possible de trouver une entente. Il y a des bêtes sur des positions moins radicales qu'Ovidie et son père. Vous pouvez sans doute nous aider à trouver... à trouver... une manière de ne pas nous faire détruire par les maudits sapins. Vous pourriez être notre avocat auprès des humains en défendant notre droit à une vie pacifique.

FIORENNO : Biens des humains se sentent déjà très concernés par les droits des animaux sauvages, par leur... par votre vie. Les jeunes surtout. De nombreux pays ont signé une déclaration des droits préparée par une importante organisation transnationale.

FINKIEL : Sans nous consulter ?

FIORENNO : On n'imaginait pas que vous puissiez comprendre...

BRÉHAIGNE : Finkiel ne fais pas l'innocent. Tu sais très bien qu'ils ne pouvaient pas demander notre avis. *Se tournant vers Fiorenzo.* Connaissez-vous cette déclaration ?

FIORENNO : L'article 1 par cœur, des autres, je connais le sens et les intentions.

FINKIEL : On vous écoute.

FIORENNO : L'article 1 établit que : Le milieu naturel des animaux à l'état de liberté doit être préservé afin que les animaux puissent y vivre et évoluer conformément à leurs besoins et que la survie des espèces ne soit pas compromise.

FINKIEL : Pouvez-vous répéter plus lentement ?

FIORENNO : Le milieu naturel... des animaux à l'état de liberté... doit être préservé... afin que les animaux puissent y vivre et évoluer conformément à leurs besoins... et que la survie des espèces ne soit pas compromise.

SARAH : Êtes-vous d'accord avec cette déclaration ?

FIORENNO : Bien sûr ! Comment ne pas être d'accord sur le fait que le milieu naturel ne doit pas être modifié de façon telle que les animaux ne puissent pas survivre.

SARAH : Cette vallée des Alpes, notre milieu naturel, doit donc être préservée pour que nous puissions y vivre et évoluer. Il faut donc arrêter l'avancée des sapins !

FIORENNO : Oui. Je crois que oui.

SARAH : Voilà donc votre tâche si vous voulez faire quelque chose pour nous : convaincre vos semblables qu'il faut arrêter l'avancée des sapins.

FIORENNO : Je veux bien, mais que cela puisse servir à quelque chose, c'est une autre histoire. Malheureusement, je crois que pour moi, comme pour mes semblables, ce que vous appelez l'exploitation des humains par les sapins est quelque chose d'absurde.

FINKIEL : Personnellement je doute que vous puissiez faire quelque chose pour arrêter les sapins. Par contre vous pourriez expliquer à vos semblables les incongruences et le danger de la déclaration des droits des animaux.

OVIDIE : Pas encore avec tes baratins philosophiques qui ne changent rien à nos conditions de vie. Fiorenzo vient de nous dire qu'il fera ce qu'il peut pour arrêter les sapins. C'est ça qui est important, c'est pour ça qu'on discute avec lui.

HOUELL : Ça, c'est du Ovidie tout craché ! Il y a deux minutes, elle nous disait qu'il ne pouvait rien faire et maintenant... et maintenant elle dit exactement le contraire.

OVIDIE : on ne demande pas...

SARAH : *Interrompt Ovidie.* On s'en balance si Ovidie a changé d'avis. Je trouve qu'elle a raison. Nous pouvons clore l'argument « sapins » et aborder les autres thèmes.

FINKIEL : Je ne suis pas d'accord. Pour les humains, non seulement le langage fait partie de leur milieu naturel, mais il est l'instrument le plus puissant pour agir sur la nature. Que sont les voitures qui envahissent la vallée sinon des concrétisations du langage ? Que sont ces téléphones dont les bruits polluent les forêts sinon des spores du langage ? Il est important pour nous de remédier à l'avancée des sapins, mais il est bien plus important que les humains changent leur déclaration, parce que c'est elle qui guidera leurs actions futures.

FIORENNO : Vous pêchez par excès d'optimisme.

FINKIEL : Dans quel sens ?

FIORENNO : Dans le sens que bien des États continueront à légiférer sans tenir compte de la déclaration.

BREHAIGNE : Ça pourrait être intéressant pour nous aussi d'étudier cette déclaration, ne fût-ce que pour mieux comprendre où les humains veulent en venir. Nous avons encore deux jours de paroles et deux thèmes, je propose donc d'essayer de comprendre ce que veulent les humains. C'est vraiment dommage que Frédéric ne soit pas ici.

OVIDIE : Je dirais plutôt quelle chance qu'il ne soit pas ici !

BREHAIGNE : Fiorenzo êtes-vous disponible pour un échange moins... disons plus théorique ?

FIORENNO : Bien sûr.

FINKIEL : À mon avis, cette déclaration reflète le fait que les humains ne peuvent que se penser comme le centre du monde. Il ne s'agit donc pas des droits des animaux, mais des devoirs des humains.

FIORENZO : Vous avez raison, mais parler de droits, c'est une façon de parler des devoirs qui en découlent.

FINKIEL : Des devoirs pour vous.

FIORENZO : Bien sûr, cette déclaration est faite afin que nos politiciens puissent créer des lois pour vous protéger.

FINKIEL : C'est donc quelques choses entre vous et vous et non pas entre vous et nous ou entre nous et eux... eux les sapins par exemple. Est-ce que « préserver le milieu naturel » veut dire le conserver tel qu'il est ou en suivre l'évolution sans la perturber ? Le garder tel quel implique une violence pour empêcher l'évolution « naturelle », observer l'évolution peut vouloir dire permettre des catastrophes. Est-ce que l'invasion des sapins, par exemple, est une évolution naturelle ou est-elle artificiellement créée par les humains ?

FIORENZO : Je ne sais pas... il faudrait étudier la chose... ce qui me semble évident c'est que, selon vous, elle est due à l'abandon des terres par les paysans et donc elle n'est pas naturelle.

FINKIEL : Non, elle est naturelle : les humains font partie de notre milieu comme les sapins ou les loups. Les humains il y a quelques siècles ont perturbé l'évolution naturelle en créant des prés dans la forêt, ce qui a permis au paysan de survivre et à nous de vivre plus facilement.

Une voix de derrière le rocher : Plus facilement... malheureusement.

Tous les chamois se retournent. Frédéric, un très vieux chamois, de peu de mots, aveugle et qui rumine à longueur de journée, avance avec le museau appuyé à la croupe d'Alphonsine, la plus jeune fille de Sarah.

BRÉHAIGNE : Salut, Frédéric, salut Alphonsine.

SARAH : *S'adressant à Alphonsine* Tu ne m'avais pas dit que tu viendrais.

ALPHONSINE : Frédéric m'a demandé de l'accompagner.

BRÉHAIGNE : Frédéric, si tu avances de deux ou trois pas, tu trouveras une place où t'étendre. *S'adressant à Houell.* Mets-toi à côté de Sarah, comme ça Frédéric a un peu plus d'espace.

Houell se déplace en passant devant à Ovidie qui lui donne un léger coup de tête dans l'arrière-train.

HOUELL : Pétasse.

OVIDIE : Conard.

Frédéric s'installe avec Alphonsine à ses côtés.

BRÉHAIGNE : *s'adressant à Fiorenzo.* Frédéric est le chamois le plus vieux de la harde, de mémoire de chamois c'est le seul qui ait connu plus de 18 hivers. Chamois de peu de paroles, il est... il est... notre maître à penser.

HOUELL : Le maître à penser de ceux d'en haut...

OVIDIE : de bien des bêtes d'en bas aussi.

HOUELL : pas pour toi... tu n'as pas d'idées.

Ovidie secoue la tête et lance un regard méprisant vers son père

BRÉHAIGNE : C'est bien. Retiens-toi.

FRÉDÉRIC : *prend comme si de rien n'était.* Plus facilement... malheureusement.

Un très, très long silence interrompu par Fiorenzo. C'est une règle très importante pour les chamois de ne jamais interrompre le silence de Frédéric quand il dit deux fois de suite la même phrase. Un silence qui pouvait durer des heures (imaginez la longueur à échelle humaine ! des heures sur trois jours tous les 300 ans) pour qu'on rumine.

FIORENNO : *Qui ne connaît pas la règle.* Pourquoi malheureusement ?

CHŒUR

Il est bien des merveilles,
Aucune ne surpasse le chamois
Il traverse la verte forêt,
Sous les tempêtes des vents du Nord,
Il franchit les abîmes
Entre les vaux et la Suprême
Cime, la Terre
Immortelle, infatigable, il la broute,
Du va et vient de ses lèvres, année après année,
Sous le sabot de ses rejetons.

L'attente a été
Longue et l'homme parmi nous
Est venu et la parole était venue,
Et l'homme ne comprend point ce qu'est
Comprendre, car l'homme
Craint le silence,
Car l'homme ne connaît
Du ruminer la vertu.

FREDERIC : *Après une dizaine de secondes de silence.* Parce ce que les humains avec leurs prés ont créé un monde artificiel où nos ancêtres se sont jetés sans réfléchir. Confiants dans les travaux des hommes, ils ont opté pour la facilité. Nous avons ainsi perdu notre autonomie et, génération après génération, nous avons désappris à nous sustenter sans la becquée des hommes.

ALPHONSINE :

Voilà de tous nos maux la fatale origine ;
C'est de là qu'ont coulé la honte et puis la ruine,
La haine, le scandale et les dissensions.

BREHAIGNE : Alphonsine, je t'aime bien, tu le sais, mais tu es toujours trop prête à joindre le cortège des pessimistes. C'est vrai, les dissensions sont nombreuses, mais si nous arrêtons de contempler les neiges d'antan et regardions en avant...

HOUEL : En bas.

BREHAIGNE : En avant... en bas... comme tu préfères... mais bas et haut devraient être des termes neutres.

FREDERIC : Mais ils ne le sont pas. *Quelques secondes de silence.* Mais ils ne le sont pas.

Tout le monde baisse la tête. C'est le début du silence que seul Frédéric ou le chœur sont censés rompre. Mais après une dizaine de secondes Ovidie, regard hardi, avance vers Fiorenzo, se lève sur les deux pattes arrière et pose les sabots antérieurs sur le muret.

OVIDIE : J'en ai marre de ce théâtre de marionnettes, de discussions à la mords-moi le trayon, de chamoises assujetties à des mâles breneux. J'en ai marre... marre... marre.

BREHAIGNE : Quel taon t'as piqué ! On parle de l'invasion des sapins et pas des rapports entre mâles et femelles...

OVIDIE : T'en as pas marre de cette farce des rapports entre mâles et femelles ? Il... n'y... en... a pas... Et tu le sais très bien... Inutile de tourner autour du pis. Il n'y a pas de rapports sexuels !

BREHAIGNE : C'est toi qui en parles. Nous cherchons des conseils pour contrer les sapins...

OVIDIE : Et vous les demandez à un mâle...

Elle approche son museau de Fiorenzo qui détourne brusquement le visage.

OVIDIE : N'aie pas peur. Je ne t'encorne pas. Avant de m'éloigner... *elle tourne la tête vers Bréhaigne...* car j'ai décidé de m'en aller. *Elle se remet à fixer Fiorenzo.* Tout est très simple. Et si on appelle un taon un taon, le Parti du haut c'est le Parti des chamois et celui du bas c'est le Parti de celles qui mettent bas. Quand on est entre nous, on est toutes d'accord, on veut toutes aller vers le bas, mais quand les testiculars sont là, commencent les distinguos sans fin.

Elle se remet lentement sur les quatre pattes. Elle s'éloigne de Fiorenzo et quand elle est à côté de Frédéric. Arrête ton cirque... C'est vrai... c'est vrai... tu t'arrêteras tout seul dans pas longtemps...

Elle saute par-dessus le muret et disparaît.

HOUELL : Ce voyage de merde l'a vraiment pourrie.

SARAH : Elle est impulsive et maladroite... comme son père, il faut le dire.

HOUELL : Impulsive comme son père, sans doute, mais mille fois plus conne.

FIORENNO : Un voyage ?

SARAH : Elle est allée à la Chamechaude, un sommet dans le massif de la Chartreuse, 13 sommets vers l'ouest, mais surtout 4 autoroutes à traverser.

HOUELL : Et qu'elle n'aurait jamais dû partir. Elle s'est fait influencer pas la secte Chamoiseschaudes, des chamoises qui vivent en contact très étroit avec les moines de la Grande Chartreuse.

FIORENZO : Elle est partie seule ?

SARAH : Non, elles étaient trois. Mais revenons à notre discussion sur les droits. *S'adressant à Fiorenzo.* Il faudrait sans doute que vous nous redissiez le premier article, pour mettre Frédéric au courant...

ALPHONSINE : Et moi aussi !

SARAH : Et toi aussi.

FIORENZO : *la tête tournée vers Frédéric.* Le milieu naturel... des animaux à l'état de liberté... doit être préservé... afin que les animaux puissent y vivre et évoluer conformément à leurs besoins... et que la survie des espèces ne soit pas compromise. Voilà.

FINKIEL : *il se met à côté de Frédéric qui écoute, tête baissée.* Avant que tu n'arrives, j'avais repris ton idée sur les humains qui se pensent le centre du monde et que, quoi qu'ils fassent ou disent, ils relèguent les autres animaux à la lisière. J'ai ensuite enchaîné en disant que le milieu naturel est en changement continu et que le préserver peut vouloir dire mille choses différentes. Quand tu es intervenu, je venais de dire qu'en créant des prés dans les forêts ils nous ont permis de vivre plus facilement.

FREDERIC : Que les humains comme nous, comme les sapins, comme toute forme de vie, soient dispersés dans une nature qui n'a pas de centre est d'une telle évidence que nous ne pouvons que douter de l'intelligence des humains qui continuent de ne pas le comprendre. Tout cela à cause de l'écriture, la fille bien aimée de leur langage. Elle les prend dans des filets de paroles qui résistent à toutes les intempéries. Paroles embaumées, objectivées sur des supports, qui leur donnent la liberté de ne pas garder les pieds sur terre comme tous les autres animaux. Le langage, épaulé par l'écriture, crée un monde de paroles qui cache la Terre. Et, une fois que la Terre est cachée, il n'y a plus de vérité : tout change, tout est en mouvement, tout est possible. Mais, pour tout cela, il y a un prix à payer : les ailes que donnent les paroles écrites sont des ailes de cire. Lors de notre dernière entrée dans le langage, il y a 300 ans, les paroles avaient tellement fortifié leur fille, la technique, que nos ancêtres croyaient que la technique permettrait aux hommes de retrouver la force animale et de reprendre ainsi possession, avec humilité, de la Terre. Rien de tout ça ne s'est passé. La technique est devenue une simple extension du langage et elle participe, comme lui, à rendre les humains des êtres sans centre.

Pendant qu'il parle, il tourne lentement, très lentement, la tête vers l'endroit d'où lui était parvenue la voix de Fiorenzo.

FIORENZO : *Comme si Frédéric l'avait interpellé.* Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce que vous venez de dire, mais il me semble que quand vous affirmez que les humains sont des êtres sans centre, vous vous contredisez... si je ne m'abuse, vous venez d'affirmer que les humains ne peuvent qu'être au centre... *Son regard fait le tour des chamois, comme s'il voulait trouver un soutien, mais, voyant que tous semblent d'accord avec Frédéric* Oui, je pense que je n'ai rien compris.

FREDERIC : Je ne sais pas si vous avez compris : avec les humains, comprendre s'ils ont compris est une tâche vaine. Ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a aucune contradiction dans mes propos. D'une part les humains sont au centre en tant qu'animaux dotés de parole et de l'autre chaque individu n'a pas de centre en tant qu'être vivant singulier. Dans un cas il s'agit de l'« humanité », fille des mots, dans l'autre du corps fils de la terre qui pour vivre n'a aucun besoin des mots. Le langage vous a fait troquer la Terre qui vous soutient et les astres qui vous regardent avec des kyrielles de mots masqués de sens. *Il s'arrête pendant quelques secondes et puis il tourne la tête pour s'adresser aux autres chamois.* Leur célèbre révolution copernicienne qui a mis la terre sur le même plan que des planètes sans vie n'est rien d'autre qu'un moyen de nous déprécier, nous qui continuons à croire que là où nous posons nos sabots, là est le centre.

Tous les chamois tournent le museau vers Fiorenzo qui, visiblement déstabilisé, baisse la tête.

SARAH : Si vous trouvez que Frédéric n'est pas clair, ne vous en faites pas. Pour nous c'est très clair, car nous lisons derrière ses mots, dans les odeurs.

FREDERIC : Merci pour ta mise au point, Sarah.

FIORENNO : Je crois avoir compris... ou... je ne sais pas si j'ai compris vu que les odeurs ne m'aident pas, mais je peux être d'accord sur l'existence de ces deux centres... mais, alors, je me pose la question : « pourquoi ne pourrions pas avoir deux centres ? » Vous avez parlé de révolution copernicienne et vous savez sans doute que les orbites des planètes sont des ellipses, des figures caractérisées par deux foyers ou deux centres dont aucun des deux n'est plus important que l'autre.

Frédéric découragé secoue la tête et Finkiel, pour que Frédéric ne crée pas de silence trop long, prend la parole.

FINKIEL : Vos considérations montrent clairement ce que Frédéric vient de dire. Le langage, avec ses métaphores et ses analogies, vous fourvoie. L'ellipse est une abstraction et personne ne peut voir les deux foyers qui n'existent que pour définir cette courbe. Prisonniers de la langue, à force de prendre les mots pour les choses, vous oubliez les choses en vous éloignant ainsi de la Terre qui devient un objet comme tant d'autres dans l'espace dans un univers de paroles.

FIORENNO : Mais tout cela est en train de changer. Pour les jeunes, la terre, ce qu'ils appellent la planète, revient au centre et ils luttent pour sa sauvegarde. Ils s'opposent à la consommation à outrance, ils s'engagent pour conserver le milieu naturel.

Fiorenzo est brusquement interrompu par Finkiel.

FINKIEL : Milieu naturel... Ce qui nous ramène à notre point de départ.

SARAH : Et ce n'est pas une mauvaise chose...

FINKIEL : Cette histoire de conserver le milieu naturel me pousse à demander : comment l'humain peut-il être prétentieux au point de penser qu'il peut perturber l'ordre naturel ?

FREDERIC : Il ne s'agit pas de prétention, mais d'idiotie. L'humain fait partie de la nature, il est naturel comme la pluie ou la grêle, s'il perturbe, il perturbe « naturellement », et la perturbation va engendrer des réactions imprévues, mais qui restent naturelles. Même les paroles, ce qu'il y a de plus innaturel, sont naturelles. Tellement naturelles que, pour les humains, elles sont

devenues première nature... *Pointant son museau vers la source des mots de Finkiel.* Excuse-moi pour l'interruption, mais dès qu'on parle de nature, je ne résiste pas. Je rabâche toujours les mêmes histoires.

FINKIEL : Que Fiorenzo ne connaît pas...

FIORENNO : Mais que je trouve intéressantes.

BREHAIGNE : Le milieu naturel nous a déjà fait faire un grand détour. J'aimerais qu'on revienne au document sur le droit des animaux que les humains appellent « animaux en état de liberté » et qu'ils appelaient jadis « sauvages ». Si je dis ce que je pense, j'ai l'impression de singer Frédéric ... mais... je vais quand même le faire. Il y a un très grand nombre de types d'animaux sauvages et il me semble que les considérer comme faisant partie de la même catégorie soit une abstraction dangereuse... surtout pour les herbivores. Il me semble insensé de considérer que nous et, que sais-je ?, les loups ou les aigles appartenons à la même catégorie.

FINKIEL : *S'adressant à la bréhaigne.* T'as raison. Parler des animaux sauvages est une façon de trop dire pour ne rien dire. Nous, par exemple, nous sommes plus proches des chèvres et des vaches que des loups ou des aigles... Si on veut parler de droits, le loup a le droit de nous dévorer. Si les loups et les aigles suivent leur nature, ils nous dévorent et nous faire dévorer ne me semble pas faire partie de notre nature. Je crois que les carnivores sont loin des herbivores comme nous de l'herbe et j'imagine mal que nous et la saxifrage ayons les mêmes droits ! Nous sommes sans doute plus proches des humains que des loups.

HOUELL : Les hommes aussi sont carnivores, eux aussi nous tuent.

FIORENNO : Nous... nos jeunes surtout, sont en train de changer. Il y a toujours plus de jeunes qui refusent de manger de la viande. Il y a aussi beaucoup moins de chasseurs.

SARAH : C'est un pas en avant, mais les loups, les aigles et bien d'autres animaux carnivores ne deviendront pas pour autant végétariens. Notre droit de survie s'opposera toujours au droit des loups de nous bouffer. Exactement comme le droit des sapins d'avancer s'oppose à notre organisation séculaire. Si les humains veulent vraiment aider les animaux sauvages, ils devraient considérer au moins deux catégories : les carnivores et les herbivores et en particulier les ruminants. Il faudrait mettre les carnivores dans un milieu naturel où ils se dévorent entre eux.

FINKIEL : C'est-à-dire dans un milieu non naturel. Mais le vrai problème c'est que les humains se mettent toujours au centre et donc il y a eux et puis les autres animaux. Et, à cause du langage, il est impossible de sortir de cette condition. Nous aussi, dès que nous parlons, nous sommes prisonniers des mots. Notre chance, c'est que notre emprisonnement ne dure que trois jours tous les trois siècles.

FIORENNO : Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous considérez le langage comme une prison. Moi je le vois plutôt comme une liberté, la liberté de ne pas être ancré au sol.

FINKIEL : La liberté de fuir son corps, de fuir le silence.

CHOEUR

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,

Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,
Sous nos pieds, sur nos têtes et partout, le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.⁴

BREHAIGNE : Des gens...

Tous s'arrêtent, pointent leurs narines vers la vallée et se lancent dans la falaise. Sarah part la dernière pour parler tout bas à Fiorenzo.

SARAH : Des gens s'approchent. Demain, même heure, derrière le rocher.

FIorenzo : Ok.

Fiorenzo : s'assoit sur le muret, là où Ovidie avait appuyé ses sabots. Il regarde et écoute. Rien. Il attend cinq minutes avant d'entendre des voix. Pendant ces 5 minutes il faudrait projeter derrière Fiorenzo une scène de En attendant Godot. La tête branlante de Fiorenzo doit donner l'impression qu'il est encore en proie aux doutes. Quelques mots et des souffles. Folie... si je suis fou à ce point... non... non... demain je ne viens pas...

Des caquètements toujours plus proches le sortent de son incertitude. Une dizaine de touristes plus ou moins agglutinés, précédés par un sportif au sourire triomphant, approche.

TOURISTE CHEF DE FILE : Bonjour.

FIorenzo : Bonjour.

TOURISTE CHEF DE FILE : Combien de temps, pour arriver à la cime ?

FIorenzo : Ça dépend du pas. Entre 2 et 3 heures.

TOURISTES : Salut... bonjour... bonjour... Salut...

FIorenzo : Salut... bonjour... bonjour... Salut...

TOURISTE 1 : Est-ce qu'on voit des chamois par ici ?

FIorenzo : Non. Il n'y en a pas.

TOURISTE 2 : Je te l'avais dit !

TOURISTE 3 : Et pourtant dans Wiki...

TOURISTE 2 : Ce n'est pas à jour.

TOURISTE 1 : Maudits soient les chasseurs !

⁴ *Incompatibilité*, Charles Baudelaire.

TOURISTE 2 : Et maudit soit le changement climatique.

Après de nombreux « salut », ils s'éloignent en caquetant

FIORENZO : Et maudits soient les touristes.

Fiorenzo se lève et s'engage dans l'escalier

Intermède

Personnages selon l'ordre d'entrée

- Fiorenzo
- Selma
- Hannah

Le rideau est fermé. Fiorenzo s'assoit devant le rideau les jambes pendantes, le regard désolé. Une femme aux cheveux frisés roux (Hannah) entre sur scène et s'assoit à côté de Fiorenzo

HANNAH : qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi cet air si triste ?

FIORENNO : *Toujours le regard figé vers le parterre.* Triste, je ne sais pas. Bouleversé, certainement. J'ai l'impression de devenir fou... je voulais te parler, puis j'ai eu peur que tu te moques... j'ai besoin... terriblement besoin... je dois te parler de quelque chose d'inconcevable qui m'est arrivé.

HANNAH : Parle. C'est quoi ? Dis-moi.

FIORENNO : *il lève le regard vers Hannah.* Mes balades...

HANNAH : Tes balades...

FIORENNO : Aujourd'hui... aujourd'hui, il s'est passé quelque chose d'incroyable...

Un long silence

HANNAH : Explique-moi...

FIORENNO : Je te parle souvent de mes balades : les rencontres avec des chevreuils, des chamois, des touristes, des chercheurs de cèpes... Mais aujourd'hui il m'est arrivé un truc... tu ne vas pas me croire...

HANNAH : Si tu ne me dis pas clairement ce qui s'est passé, je ne peux pas te croire... Tu as rencontré une chercheuse de cèpes américaine avec de longues tresses et une jupe à fleurs qui t'a convaincu de tout lâcher et de partir pour San Francisco

FIORENNO : Ne te moque pas. *Son regard revient vers le parterre.* Je ne suis pas en état...

HANNAH : Pardon... Vas-y.

FIORENNO : *Il abaisse le regard sur ses chaussures. D'un trait.* J'ai eu une longue discussion avec des chamois.

HANNAH : Qu'est-ce que tu as eu ?

FIORENNO : J'ai parlé avec des chamois.

HANNAH : Tu as parlé avec des chamois ?

FIORENNO : Oui.

HANNAH : Tu plaisantes !

FIORENNO : Pas du tout. Des chamois m'ont arrêté et m'ont demandé des conseils.

HANNAH : Regarde-moi. Dis-moi ce que tu veux dire.

FIORENNO : Ce que j'ai dit : j'ai parlé avec des chamois.

HANNAH : Ça va ?

FIORENNO : oui, ça va.

Un long silence. Hannah lui caresse les cheveux.

HANNAH : Ça fait longtemps que tu ne te laves pas les cheveux...

FIORENNO : il y a deux jours...

HANNAH : Je ne sais pas ce que tu as fait, mais tu sens le fauve...

FIORENNO : C'est à cause des chamois.

HANNAH : Et tu leur as parlé ?

FIORENNO : Ce sont surtout eux qui ont parlé.

HANNAH : Une longue dissertation ?

FIORENNO : Ne te moque pas. Ils ont parlé de l'avancée des sapins et de la disparition des prés.

HANNAH : De tes marottes, quoi... et j'imagine qu'ils pensent comme toi.

FIORENNO : Oui, pratiquement oui.

HANNAH : Fais un petit somme... on en reparlera après.

FIORENNO : Tu ne me crois pas, tu penses que je suis fou. Moi aussi je l'ai pensé, mais à la fin j'ai dû me rendre à l'évidence.

HANNAH : Des chamois qui discutent de l'avancée des forêts ?

FIORENNO : De l'avancée des sapins.

HANNAH : ils t'ont parlé de *picea abies* ou d'*abies alba* ?

FIORENNO : Arrête de te foutre de ma gueule ! J'ai rendez-vous avec eux demain, j'aimerais que tu viennes avec moi. Je t'en prie, accompagne-moi.

Quelques secondes de silence. Le rideau s'ouvre légèrement. Une grande femme noire, Selma, entre. Elle s'agenouille derrière Fiorenzo et Hannah qui ne l'ont pas entendue. Elle pose les mains sur leurs épaules. Les deux statues de sel se retournent en même temps vers elle.

SELMA : Ça n'a pas l'air d'aller.

HANNAH : Si, ça va.

FIORENNO : *Il se lève.* Je rentre. *S'adressant à Hannah.* Tu peux lui en parler.

SELMA : Je ne voulais pas vous déranger. Reste Fio, je m'en vais.

HANNAH : *Hannah aussi se lève. On s'en va tous.*

Fiorenzo sort.

HANNAH : Viens, on va dans mon bureau, il faut qu'on parle.

Elles sortent.

Acte II

Ou du tourisme

Personnages selon l'ordre d'entrée

- Fiorenzo
- Sarah et les autres
- Selma
- Hannah

Fiorenzo entre en scène. Pantalons de velours, chemise à carreaux, grosses chaussures de montagne. Il marche en long et en large avec son bâton derrière le dos. Les chamois arrivent en courant.

Échange de salutations. Les chamois se mettent en cercle autour de Fiorenzo. Deux chamoises restent en retrait.

SARAH : *S'adressant aux deux chamoises Flore, Elfried, approchez-vous. Elle se tourne vers Fiorenzo. Je vous présente deux amies de Ovidie.*

Les deux chamoises s'approchent de Fiorenzo. Salutations.

FIORENNO : *tourné vers Sarah. Pourquoi Ovidie et la Bréhaigne ne sont pas venues ?*

SARAH : *Notre bréhaigne avait une rencontre très importante avec la bréhaigne d'une autre harde, mais elle ne devrait pas tarder. Ovidie est fâchée et, depuis la scène d'hier, elle s'est retranchée dans un silence hautain, mais ça ne va pas durer très longtemps.*

FLORE : *Elle nous a dit que vous tournez trop autour du pot et que le choix de rencontrer un homme fait le jeu des mâles. Elle nous a quand même demandé de nous joindre à vous. Elle pense que nous sommes plus diplomates et que nous pourrions mieux défendre les chamoises. À vrai dire, moi, je suis aussi très curieuse de participer à un échange avec un humain.*

ELFRIEDE : *Moi aussi.*

SARAH : *En indiquant Fiorenzo avec son museau. Fiorenzo. Il s'appelle Fiorenzo. On entend des bruits. Elle regarde vers l'orée du bois. Voilà Frédéric et Alphonsine qui arrivent. Essayons d'être moins agressifs, cette fois.*

HOUELL : *Ovidie n'est pas là, ce ne sera pas difficile.*

FLORE : *Avec toi, c'est toujours difficile.*

SARAH : *Je vous en prie ! Ne commencez pas ! Fiorenzo, si on se tutoyait ?*

FIORENNO : *Pour moi, ça va très bien.*

SARAH : *S'adressant à Fiorenzo. Aujourd'hui tu verras que la discussion sera plus calme. Il y a bien des bêtes d'en haut et d'en bas qui partagent les mêmes points de vue sur le tourisme. C'est comme si, sur ce sujet, il y avait un Parti vertical qui regroupe la majorité.*

ELFRIEDE : Moi, par exemple, j'en fais partie.

FLORE : Et moi aussi.

HOUELL : Mais, pour parler de verticalité, il faut qu'il y ait aussi des bêtes d'en haut qui pensent comme vous.

FLORE : Il y en a. J'en connais au moins une dizaine.

HOUELL : Si tu le dis...

FINKIEL : Cette histoire de la verticalité ne me convainc absolument pas. C'est quelque chose d'éphémère. Il y a aura toujours un haut et un bas séparé par les sapins qui avancent sans se soucier de nos diatribes.

SARAH : Je ne sais pas si c'est éphémère ou non, je préfère penser que non. Ce que je sais, c'est que même si les sapinières s'étendent jusqu'à 800 mètres, on pourra les traverser en quelques minutes. Personne ne nous empêche de choisir au jour le jour où pâturer.

FINKIEL : Ce sera amusant... on pourrait demander aux humains de tracer une route à double sens de circulation, avec des ronds-points, des feux de circulation et des aires de stationnement pour que les touristes puissent nous photographier. Ce serait un grand pas vers la modernité défendue pas celles d'en bas. J'imagine déjà la publicité pour les touristes : « Venez sur la chamoiseroute des cimes pour photographier les chamois les plus malins des Alpes. » Voilà où nous portera la verticalité prônée par celles qui ne sont ni saxifrage ni trèfle.

FLORE : Drôle ! Je ne savais pas que tu pouvais être aussi drôle.

SARAH : Je te trouve moi aussi très drôle. *S'adressant à Fiorenzo.* Qu'en penses-tu ?

FIORENNO : Il est très drôle. Drôle et sarcastique.

SARAH : Non... ce que tu penses de la verticalité.

FIORENNO : Votre verticalité est un peu comme la transversalité qui unit des représentants de la gauche et de la droite dans notre assemblée parlementaire.

FINKIEL : À première vue, oui. Mais, on ne peut pas comparer votre gauche/droite avec notre bas/haut. Pour vous, gauche/droite indique la position dans l'assemblée, position qui ne dépend que des idées de vos représentants. Vous, personnes normales, vous ne vous départagez pas physiquement en gauche et droite : vous vivez mélangés. Pour nous, c'est une division physique et ensuite idéologique. Et même si certaines bêtes d'en haut ont des idées en commun avec celles d'en bas, chacune reste sur son terrain. Terrain qui n'est pas métaphorique : c'est un terrain que nos sabots retrouvent à chaque pas.

FIORENNO : Sarah vient de dire que vous pourriez facilement vous déplacer et donc la séparation entre haut et bas n'est pas une frontière fermée.

FINKIEL : Oui, on pourrait facilement se promener : faire du tourisme.

FLORE : Si tu appelles ça faire du tourisme, alors comment appelles-tu le tourisme des humains qui font des centaines et même des milliers de kilomètres pour venir se balader ici ?

FINKIEL : Des touristes. Ce n'est pas le nombre de kilomètres qui compte, mais l'esprit avec lequel on les parcourt. Peu importe que tu fasses mille kilomètres ou un seul, quand tu voyages pour ton plaisir ou parce que tu es incapable de jouir de ce qui t'entoure, tu es un touriste.

ELFRIEDE : Si la distance ne compte pas et si c'est le plaisir qui fait voyager les touristes, nous sommes de parfaites touristes, peu importe que les humains tracent ou ne tracent pas de chamoiseroutes !

FINKIEL : Mais, qu'est-ce qu'es-tu en train de baratiner !

ELFRIEDE : Tu as très bien compris. Réponds plutôt à ma question : pourquoi changeons-nous de place deux ou trois fois par année ?

FINKIEL : Je ne comprends pas où tu veux en venir.

ELFRIEDE : Réponds à ma question et tu verras. Donc pourquoi voyageons-nous ?

FINKIEL : Parce qu'en fonction de la saison nous allons là où il y a plus d'herbe.

ELFRIEDE : Quel est notre plus grand plaisir ?

FINKIEL : Ruminer.

ELFRIEDE : Pour pouvoir ruminer, que faut-il faire ?

FINKIEL : Manger de l'herbe

ELFRIEDE : Nous nous déplaçons donc pour notre plaisir et, selon ta définition, nous sommes donc des touristes.

FIorenzo : Hier, j'avais l'impression d'assister à une discussion de comptoir, maintenant j'entends un dialogue socratique. Comme quoi les personnes, pardon, les bêtes peuvent facilement se transformer de piliers de bar en illustres philosophes.

FREDERIC : *Comme s'il se parlait.* Il est tout à fait normal que, dès qu'on emploie votre langage, nous aussi baguenaudions dans les cafés et les universités au gré de notre fantaisie.

FIorenzo : Pourquoi je souligne ça ? Je ne sais pas... Peut-être parce que... parce que je ne m'attendais pas ça de vous... je ne sais pas... Mais, cette parenthèse m'a fait perdre le fil...

ELFRIEDE : Finkiel était en train de répondre à mes questions sur le tourisme quand tu es intervenu, parlant de dialogue socratique...

FIorenzo : Ah... oui. Je voulais dire que vous n'êtes pas des touristes, mais plutôt des migrants.

FLORE : Des migrants ?

FIorenzo : Les migrants, comme vous, se déplacent pour aller là où il y a de quoi manger. Ils changent de pays par nécessité et pas pour leur plaisir, même s'ils espèrent avoir plus de plaisir dans le pays d'accueil que dans leur pays d'origine.

FLORE : Ouais... je comprends.

FIorenzo : Dans cette vallée, par exemple, vous n'êtes pas les seuls migrants.

SARAH : Oui, je sais. Il y a des gens qui émigrent en Suisse, à Milan, en Allemagne, et même au Canada.

FIORENNO : Je ne pensais pas aux émigrants, mais aux immigrants. Est-ce que vous vous êtes aperçus que dans presque tous les alpages, ce sont les immigrants marocains qui paissent les vaches ?

SARAH : Ah... oui ? Comment tu sais ça ?

FIORENNO : En leur parlant. Quand j'ai constaté qu'ils ne comprenaient pas le patois, je leur ai demandé d'où ils venaient.

SARAH : Et nous, on ne pouvait pas le savoir ! Il faut dire aussi qu'ils ressemblent aux autochtones bien plus que bien des touristes.

FIORENNO : Oui, ils ont la même façon de se tenir et de marcher. Mais, ce qui les différencie n'est pas seulement la langue. Il y a aussi des différences culturelles que la majorité des habitants de la vallée sont incapables d'accepter. Les habitants de la vallée sont presque tous inscrits à la Lega, un Parti qui veut les renvoyer chez eux.

SARAH : Les renvoyer chez eux ? C'est de la folie ! C'est le seul pauvre frein à l'avancée des sapins. Voilà où tu peux nous aider Fiorenzo. Convaincre les autochtones qu'il faut augmenter le nombre des bergers qui proviennent... qui proviennent... peu importe d'où ils proviennent... les augmenter pour lutter contre les sapins.

HOUELL : Pour lutter contre les sapins il y a déjà les bûcherons...

SARAH : Ne fais pas le con ! Tu sais que je veux dire. Lutter pour arrêter l'avancée et pas pour déboiser.

HOUELL : Parfait ! Nous avons les mercenaires pour la guerre aux sapins.

SARAH : Oui, un effet collatéral positif, pour une fois. Si les autochtones abandonnent les alpages, bienvenue aux immigrants.

HOUELL : Migrant et chamois, même combat ? Mais, sommes-nous des migrants ou eux des bêtes ?

SARAH : Question très bête, pardon ! très humaine.

FIORENNO : Question que se posent bien des gens qui comme vous défendent les migrants que les autochtones traitent parfois comme des bêtes.

FINKIEL : Vous avez entendu ? Mais, savez-vous que pour les humains « traiter comme des bêtes », c'est maltraiter ! Et vous bêtes du bas, vous voudriez vous faire maltraiter.

FIORENNO : Traiter comme des bêtes, c'est une expression née à l'époque où nous n'avions aucun respect pour les bêtes...

FINKIEL : Ah ! Maintenant vous nous respectez et vous nous appelez animaux tandis que le terme « bête » vous le réservez aux hommes sans intelligence ou à ceux que vous faites mourir au travail...

ALPHONSINE :

Dans les monts
Un éclair
Se promène
Vaste et clair ;
Quels mélanges !
Oh chamoises !
Plaisirs d'anges !
Bruit d'enfer !
Sus, ma bête,
De façon
Que je tête
Ce grison !
Je te baille
Pour ripaille
Plus de paille,
Plus de son.

SARAH : Que chantes-tu, là ?

ALPHONSINE :

Du Victor
Cet essor !
Pour le calme
De nos almes...

SARAH : Assez. Vas-y Houell.

HOUELL : Bon... disons que c'est comme ça... disons que nous sommes des migrants. Mais, parmi nous il y a des bêtes, qui font du tourisme... ce qui me fait chier... profondément chier...

SARAH : Pas encore avec l'histoire de la Chamechaude !

HOUELL : Oui encore. Ovidie et sa copine ont fait ce voyage pour leur plaisir et pas pour trouver de l'herbe !

ELFRIEDE : Le voyage était fait surtout pour enrichir notre culture, pour voir comment vivaient nos cousines de la Chartreuse. Si les filles n'étaient pas allées à Chamechaude, nous n'aurions jamais connu les travaux de Hildegarda.

HOUELL : « Culture » mon cul... et tu sais où je me la mets ta Hildegarda ?

ELFRIEDE : Je ne le sais pas... Dis-le-moi... vas-y... je n'ai pas compris.

Houell ignore la provocation et fixe Sarah, qui à son tour le regarde

SARAH : T'en as pas marre de répéter toujours les mêmes choses ! Laisse tomber la Chamechaude, tu nous ressasses cette histoire à tout bout de prés.

Un moment de silence et puis c'est Fiorenzo qui prend la parole.

FIORENNO : Chez les humains, pour aller ailleurs, il faut être privilégiés ou tellement souffrir chez soi qu'on supporte n'importe quoi pourvu qu'on puisse s'en aller.

ELFRIEDE : Est-ce que les touristes sont des privilégiés ou souffrent-ils trop ?

FIORENNO : Ils sont plus ou moins des privilégiés. Il y a du tourisme pour presque toutes les bourses.

HOUELL : Je m'en fous qu'ils soient privilégiés ou souffrants. C'est leur problème. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'il y a un moyen de les empêcher de venir par ici.

FIORENNO : Je n'en sais rien. Les touristes, comme les marchandises, n'ont pas de frontières : ils circulent librement. Par contre, les migrants, non.

FINKIEL : Je trouve ça très paradoxal : nous, animaux libres, sommes comme les migrants humains qui ne sont pas libres d'aller où ils veulent. Donc les migrants et nous, nous sommes prisonniers...

FIORENNO : Oui. Dans un certain sens : eux de leur pauvreté et vous de la nature.

FINKIEL : De la nature ? La nature est loin d'être une prison !

ELFRIEDE : La nature n'est sans doute pas une prison. Mais nous ne sommes pas libres pour autant. Nous sommes libres de nous soumettre aux mâles, d'élever nos petits, d'obéir à une bréhaïne... t'appelles ça, liberté ! Nous sommes toutes aussi libres de crever de faim. Quand l'hiver ne lâche pas prise et que pour nous tout va très mal, nos cousines les chèvres reçoivent des camions de foin...

FINKIEL : Mais elles sont prisonnières des humains...

ELDRIEDE : Qui leur enlèvent la liberté de crever de faim...

CHOEUR

... pâles du baiser fort de la liberté,

Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse

Sur l'âme et sur le front de toute chamoisité;

Chamois extasiés et grands dans la tourmente,

Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous l'écorchée,

O chamois que l'avalanche jadis semait,

Ne laissez pas l'homme troubler votre paix.

ALPHONSINE :

Qu'importait à mes yeux ce miroir de ma vie !

Mes yeux sont tout trempés des larmes que j'essuie ;

Le loisir du matin ne va pas jusqu'au soir...

FLORE : Ça va... ça va, avec ta mélasse romantique.

ALPHONSINE :

Nous ferons alliance avec les lions même,

Avec l'oiseau du ciel et l'insecte des champs :

Mais avec les humains, non ! les humains sont méchants !

SARAH : Oui... Oui... Alpo... mais laisse parler les simples prosateurs. Le sujet de la liberté risque de faire naître des polémiques et des discussions infinies. Revenons à nos sapins.

FINKIEL : Revenons plutôt à nos touristes et oublions les migrants.

SARAH : Ouais... T'as raison... donc...

Sarah est interrompue par Houell.

HOUELL : Avant, dans nos montagnes, on ne voyait que des individus courts sur pattes, noirauds, épaules courbées, pantalons de velours, disons des types comme Fiorenzo... tous pareils... et maintenant trainent ici des personnes aux yeux bridés, d'autres noires comme nos billes, d'autres attifées avec des turbans ou encore des femmes au visage caché ... n'importe quoi...

FLORE : Et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

HOUELL : Ça change, parce qu'on est envahis par plein de gens incapables de nous respecter : pour eux nous sommes de simples images dans la pâle image qu'ils ont de la montagne.

FLORE : Je préfère être une image qu'un corps tué par un chasseur qui me connaît...

Flore s'arrête tout d'un coup. Tous les chamois lèvent leur museau.

SARAH : *S'adressant à Fiorenzo.* Des gens arrivent.

On entend des voix. Les chamois se tournent vers la forêt, prêts à partir. Les voix sont toujours plus claires.

FIORENNO : Ce sont mes amies, Selma et Hannah.

BREHAIGNE : Elles savent que tu es ici avec nous ?

FIORENNO : Je leur ai parlé de notre rencontre. Je leur ai dit qu'Ovidie aurait voulu qu'il y ait des femmes. Mais... elles croient que je suis fou... Elles doivent être ici pour vérifier.

BREHAIGNE : Peut-on leur faire confiance ?

FIORENNO : Comme à moi, même plus.

BREHAIGNE : Donc, tu aimerais qu'on les accueille ?

FIORENNO : J'aimerais bien.

Bréhaigne fait le tour des têtes que les chamois hochent tous en signe d'acquiescement.

BREHAIGNE : Je vais les attendre devant le rocher.

Bréhaigne s'éloigne. Personne ne parle. On entend l'échange entre Bréhaigne, Selma et Hannah, mais on ne les voit pas.

BREHAIGNE : Bonjour.

On entend un cri d'épouvante suivi d'un « Incroyaaaable ».

BREHAIGNE : Vous êtes bien les amies de Fiorenzo.

Un long silence

BREHAIGNE : Ne soyez pas effrayées, Fiorenzo vous a déjà parlé de nous.

PREMIERE VOIX : C'est l'une de ses lourdes plaisanteries.

DEUXIEME VOIX : Oui... c'est ça. Toutes ces promenades étaient une excuse pour fabriquer un robot. On ne travaille pas trente ans en robotique pour rien...

La première voix est si basse qu'on ne comprend pas ce qu'elle dit.

DEUXIEME VOIX : *s'adressant probablement au « robot ».* Est-ce que je suis Africaine ?

BREHAIGNE : Vos deux parents sont Noirs et si vous n'êtes pas née en Afrique, vous avez certainement des ancêtres africains.

PREMIERE VOIX : Ce n'est pas possible. Ce n'est pas un robot. Je rêve.

BREHAIGNE : Vous ne rêvez pas, madame. Suivez-moi. Nous allons retrouver Fiorenzo et mes amies, derrière ce rocher.

DEUXIEME VOIX : Allons-y. On n'a pas de choix.

PREMIERE VOIX : Avance. Je te suis.

Bréhaigne, Hannah et Selma entrent en scène à la queue leu leu.

BREHAIGNE : Nous voilà.

Tout le monde se retourne. Fiorenzo, tout souriant, s'avance vers Selma et Hannah et les embrasse.

HANNAH : Je n'en reviens pas !

SELMA : Dans quel monde sommes-nous ?

FIORENNO : dans un monde... élargi. Venez, je vous présente...

SARAH : Nous sommes très heureuses de vous accueillir. Certaines parmi nous n'aimaient pas qu'on ait choisi un homme comme interlocuteur, vous êtes donc doublement les bienvenues.

HOUELL : Certaines... je ne dirais pas... une parmi nous n'était pas d'accord, une qui n'est pas là.

Elfriede frotte son museau sur le cou de Flore et s'en va.

SARAH : à *Fiorenzo*. Tu pourrais résumer nos discussions à tes amies.

FIORENNO : je leur ai déjà parlé de la discussion d'hier.

Hannah acquiesce d'un signe de tête

FIORENNO : *S'adressant à ses amies qui se sont appuyées au mur un peu à l'écart.* Aujourd'hui, on devait parler de tourisme. Mais, on a un peu zigzagué. Ils m'ont parlé de leur division entre Parti du haut, qu'on peut comparer à nos partis conservateurs, et Parti du bas, qui est l'équivalent de nos partis progressistes. Quand ils vous ont entendues arriver, Houell était en train de dire qu'autrefois on ne voyait ici que le même type d'humains, maintenant il y en a de toutes sortes.

HOUELL : Et ton amie noire le confirme !

FLORE : Et toi tu confirmes ton manque de sensibilité.

HOUELL : De correction politique.

SELMA : Je comprends la position de mons... de... de...

FIORENNO : De Houell

SELMA : Je comprends... Je comprends très bien. Il n'y a pas si longtemps, les gens de chez vous ont envahi et massacré la gens de mon pays. Je comprends...

FIORENNO : Tu exagères ! Entre colonialisme et tourisme il y a une belle différence ! Limitons-nous au tourisme, leur débat s'en va déjà dans tous les sens.

FLORE : Comme quoi Ovidie avait raison, l'homme veut limiter, veut contrôler.

Un long silence.

FRÉDÉRIC : qui semble se réveiller. Dès qu'on emploie des mots, ce qui est censé être derrière disparaît. Aut verba aut res. Tous les 300 ans, comme les humains nous vivons dans les mots...

SARAH : Pendant trois jours seulement.

FLORE : Il faudrait que nous vivions plus longtemps dans les mots pour échapper à la prison des choses.

FRÉDÉRIC : Peu importe ce que tu préfères, nous sommes pratiquement toujours pris avec nos choses et eux avec leurs mots. Les odeurs, contrairement aux mots, ne cachent pas les choses, mais les mettent en relief, les déterrent tout en les laissant sur terre.

SARAH : Du moment que nous avons choisi de parler à un humain, nous vivons dans les deux mondes.

FRÉDÉRIC : Non. Les deux mondes sont incompatibles. En ce moment, nous sommes dans leur monde et, comme eux, prisonniers de leur langage. Pendant ces trois jours nous ne pouvons communiquer avec les odeurs que dans des situations d'urgence.

HOUELL : J'ai toujours dit que décider de parler aux humains était une connerie fondamentale. Partons. Arrêtons cette comédie ! Partons.

SARAH : On y est. On y reste. Si tu ne veux pas participer, va-t-en.

HOUELL : Je ne vais pas tarder.

FLORE : Hourra !

HOUELL : Conasse !

Flore pousse Houell qui baisse la tête pour passer à l'attaque.

BRÉHAIGNE : Assez !

Il y a un long silence interrompu par Fiorenzo.

FIORENNO : Je suis complètement bouleversé. Vous discutez exactement comme nous. Hier, j'avais l'impression d'être dans un bar, il y a quelques minutes d'assister à un dialogue socratique et maintenant d'assister à un débat télévisé.

FRÉDÉRIC : Dès qu'on a décidé de vous parler, nous nous sommes « humanisés » et donc il n'y a aucune différence entre vous et nous. Mais, après les trois jours de fermeture dans le langage, nous allons retourner dans le monde des choses concrètes et des odeurs. Heureusement ! Notre parenthèse remplie de mots, avec les peurs et les angoisses qu'ils entraînent, est heureusement courte.

FIORENNO : Mais, alors pourquoi le faire ?

SARAH : Pour que vos mots nous aident à établir de meilleures conditions de vie. Tout seuls nous ne pouvons arrêter ni les forêts ni le tourisme.

FLORE : Ni la violence des mâles.

HOUELL : Quelle violence ? C'est la nature ! Nous n'avons pas besoin d'aide. Notre isolement est notre force.

FLORE : *Elle se tourne vers Houell.* Votre force... *Laissant trainer le mot : force ?* Vous appelez force votre violence, votre peur du changement.

HOUELL : *en chantant, très mal, sur l'air de La donna è mobile.*

Comme herbe au vent

chamoise est volage...

Il suffit du baratin d'une mal-baisée ou d'un beau gosse pour que les femelles oublient tout ce que nos ancêtres ont bâti et pour qu'elles suivent les nouveaux modes de vie. Vive la moutonnerie !

FLORE : Et vive la connerie des mâles.

Selma et Hannah se regardent étonnées. Derrière le regard il y a probablement des odeurs, car les chamois se statufient pendant que les deux femmes parlent.

SELMA : *tout bas.* Comme chez nous.

HANNAH : *tout bas elle aussi.* Exactement comme chez nous.

Quelques secondes de silence.

FREDERIC : Je disais que nous sommes dans leur monde...

SARAH : Excuse-moi de t'interrompre, mais... Revenons aux touristes.

Frédéric secoue la tête et fait une grimace de déception.

SARAH : *reprënd en s'adressant à Fiorenzo.* Tu disais que marchandises et touristes, contrairement aux migrants, circulent librement, qu'ils ne connaissent pas de frontières. Est-ce ça veut dire que, pour vous, les touristes sont des marchandises.

FIORENNO : D'un certain point de vue, ils le sont... d'un autre non...

SARAH : De quel point de vue le sont-ils ?

FIORENNO : Ils sont mobiles et font objet d'un marché, d'un commerce... L'industrie du tourisme est très florissante. Les touristes envahissent tous les beaux endroits. Mais le problème, pour vous comme pour les humains qui s'efforcent de penser, c'est que dans tous les endroits il y a du beau. Certaines montagnes sont belles parce qu'elles sont escarpées, ou très hautes, ou séparées par de vertes vallées herbues... les plaines sont belles parce qu'elles semblent s'étendre à l'infini comme des océans... les villes modernes sont belles à cause de leurs gratte-ciels... les vieilles villes à cause de leur histoire... Il suffit de tourner quelques vidéos bien faits pour canaliser les touristes vers n'importe quel coin de paradis, c'est-à-dire vers n'importe quel endroit.

FRÉDÉRIC : Donc, vous êtes des robots qui croient choisir tandis que tout est programmé.

FIORENNO : L'image est trop forte... mais, si on admet que nous sommes programmés, qui nous programme ?

FRÉDÉRIC : Une intelligence économique... vous êtes des robots télécommandés par l'économie. Vous avez la liberté de choisir entre cette vallée-ci et le Val-d'Isère ou la plage de Cannes, mais vous n'avez pas la liberté de ne pas être touristes.

FIORENNO : Je ne suis pas d'accord. Pas du tout. Pour une minorité, il est encore possible de ne pas être des touristes. Exactement comme seule une minorité pouvait faire du tourisme au XVIII^e ou au XIX^e siècle.

HOUELL : On s'en fout des minorités. C'est la masse qui nous emmerde. Une masse qui est pire que les loups, bien pire que les sapins. Il suffit de grimper sur les rochers pour que loups et sapins nous laissent tranquilles. Les touristes, avec tout leur arsenal, arrivent même à nous emmerder dans des endroits inaccessibles...

SARAH : Mais, les touristes ne font rien contre nous, ils nous respectent...

HOUELL : Je m'en fous du respect. Ils sont une masse bruyante et vulgaire qui chasse la quiétude et salit nos montagnes. Quant aux touristes qui ne se considèrent pas comme des touristes, ce sont les pires. Les enfants et les petits-enfants des paysans qui reviennent aux sources, par exemple. Ils modernisent les baraques de leurs ancêtres et invitent leurs amis à passer des vacances dans leurs baraques retapées. Mais, pour aller aux « sources », ils ont besoin de routes, de places de stationnement, de refuges, de plastique, de bouteilles, de papier, de téléphones, d'antennes, de chiens... de tout ce qui pollue.

SARAH : Ça va... ça va...

FINKIEL : Ça va... mais ça ne va pas, mais alors pas du tout ! Sur une chose tu as raison, Sarah : inutile de faire de longues listes des dégâts des touristes. Il faut chercher les causes. *S'adressant à Frédéric.* Je sais que le mot « cause » te hérissé les poils scrotaux, mais... tant pis... J'ose même dire qu'il faut chercher La cause.

Frédéric bien que mis en cause ne cesse de hocher la tête.

FIORENNO : Si je comprends bien, la cause de tous vos malheurs, c'est le fait que les sapins fassent fuir les paysans et favorisent l'arrivée des touristes en quête d'air pur.

FLORE : Tous nos malheurs ! Pas du tout ! Il y a bien d'autres malheurs, plus profonds que les sapins et les touristes, qui ne dépendent pas de votre comportement. Trop facile, comme font ceux d'en haut, d'accuser les humains de tous les maux.

FINKIEL : Il y a des cons partout, c'est sûr.

SARAH : *S'adressant à Flore.* Mais tu ne peux pas nier que le comportement des humains influence notre vie.

FLORE : Je ne le nie pas. Mais, il y a pire.

FRÉDÉRIC : *Comme s'il sortait d'un long sommeil interrompu par un causemar*⁵. Si j'entre dans vos jeux de causes et effets — jeu que je trouve amusant, mais qui ne facilite en rien la compréhension des phénomènes — il faut se demander quelle est la cause de l'abandon de la montagne par les paysans. Notre réponse : l'invasion des sapins, la vôtre : les lois de l'économie.

FIORENNO : De l'économie capitaliste.

FRÉDÉRIC : L'économie est capitaliste ou n'est pas... L'économie est capitaliste ou n'est pas.

Un assez long silence interrompu par le chœur.

CHOEUR :

Ô hommes !

Nous subissons des maux innombrables ;

Ma harde tout entière dépérit,

Et la fuite dans la parole ne peut la guérir.

Les herbes de ces montagnes illustres ne verdissent plus ;

Les chamoises souffrent des douleurs lamentables ;

Et l'on voit, l'un après l'autre, tels des aigles rapides,

Avec plus d'ardeur que le feu indompté,

Tous les chamois se ruer vers les cimes du dieu des rochers.

⁵ Le metteur en scène devrait mettre en évidence que, même chez les chamois, les intellectuels ne se privent pas de jeu de mots niais.

Nous vous fuyons ô hommes qui en vain fuyez la paix

Suivant Hermès le commerçant né pour être le tourment

Des animaux mortels et des dieux immortels.

FLORE : Trop optimiste ou trop naïve, je ne crois pas aux lois de l'économie. Dès qu'on s'éloigne du rapport immédiat avec la nature, les lois de l'économie n'existent plus. Ce qu'on appelle loi, ce sont les entraves placées dans les cerveaux.

SARAH : Il suffirait donc d'éliminer ces entraves pour que les humains vivent mieux et nous fassent vivre mieux.

FLORE : Oui, je le pense.

FREDERIC : Encore faudrait-il savoir ce qu'est une entrave et une nécessité de la vie. Vous êtes trop naïves ET trop optimistes. Mais, même en admettant qu'on supprime ce que vous appelez entraves, il en restera toujours quelque chose et sur ces restes pourront pousser de nouvelles entraves peut-être, qui sait, plus gênantes encore que les précédentes.

FLORE : Le grand pessimiste a parlé. Impossible d'améliorer quoi que ce soit.

FREDERIC : Réaliste imaginifique. Nous n'avons pas besoin des humains. Il suffit que l'on revienne aux modes de vie de nos ancêtres : vivre entre nous, loin des autres animaux, loin des humains... retrouver notre vraie nature...

FLORE : Toi qui parles de vraie nature ! Toi qui nous serines qu'il n'y a rien de vrai...

FREDERIC : Pauvre petite... Rien de vrai avec un « V » majuscule... mais de petits « v » il y en a en quantité.

FLORE : Donc, quand tu parles de vrai nature...

FREDERIC : Excusez-nous Fiorenzo, mais nous devons abandonner la parole et passer aux odeurs. L'échange a trop d'importance pour nous.

Un long silence suit. On ne distingue que des mouvements qu'on dirait inconsiderés ou fous si on ne savait pas qu'en dessous il y avait l'échange odorifère. Ici le metteur en scène est libre de ses choix pour rendre ces échanges qui échappent complètement à la perception humaine. L'idéal serait une espèce de ballet ou la grâce des mouvements rendrait la finesse du dialogue/confrontation odorifique. C'est Houell, le plus agité des chamois qui revient à la parole (ce qui est fort étrange, si on pense qu'il considère la parenthèse dans le langage comme une injuste punition. Mais n'ayant aucune possibilité de savoir pourquoi c'est lui qui commence à parler, ne cherchons pas à en connaître les causes.)

HOUELL : Notre vraie nature nous pousse à encorner les malheureux touristes qui polluent nos pentes.

FLORE : Pour nous mettre à dos tous les humains ! T'es fou. Ovidie a raison t'es un détraqué qui ne connaît que la violence.

FIORRENZO : Je suis toujours un peu... je suis complètement perdu, à propos de cette fameuse « vraie nature ». Pour me réorienter, je voudrais vous poser quelques questions.

SARAH : Vas-y.

FIORENNO : Il me semble clair que le Parti du haut, composé presque seulement de mâles préfère les cimes, tandis que les chamoises préfèrent le fond des vallées. Et le Parti du haut fait ce choix parce que vos ancêtres vivaient en haut des pessières. Ai-je bien compris ?

SARAH : Oui, c'est bien ça. Mais, j'aimerais éliminer une possible méprise. Normalement, nous, les chamoises, nous vivons plus en altitude que les chamois.

FIORENNO : Vous me perdez. Alors pourquoi le Parti des chamoises n'est-il pas le Parti du haut ?

SARAH : C'est bien parce que nous vivons dans les endroits les plus élevés⁶ et les plus pauvres que certaines d'entre nous veulent descendre. Et bien plus bas que les chamois.

FIORENNO : Très bien, mais, est-ce que vos ancêtres, mâles ou femelles, ont toujours habité en haut, parmi rochers et névés ?

FINKIEL : Pourquoi nous poses-tu cette question ?

SARAH : S'il-te-plaît ne réponds pas par une autre question... je croyais que dans le dialogue odorifique...

FIORENNO : Ça va. *S'adressant à Finkiel.* Je la pose pour comprendre si, pour définir votre vraie nature, vous considérez les ancêtres, que sais-je, d'il y a cent ans ou mille ans ou dix mille ans...

FINKIEL : Je ne sais pas... disons d'il y a cent ans. Oui, il y a cent ans ce qui correspond à 50 générations.

FIORENNO : Ok. Comme mille ans pour les humains... Mais, pourquoi il y a cent ans ? Parce qu'il y a mille ans vous viviez dans la plaine ? Votre vraie nature n'est-elle pas de vivre dans les plaines, si les humains et les carnivores ne vous avaient pas chassés ?

FLORE : Oui, pourquoi pas il y a mille ans ?

FINKIEL : Question bête... pardons humaine... pourquoi alors ne pas revenir assez en arrière pour nous retrouver animaux unicellulaires...

Finkiel ne termine pas sa phrase et se tourne vers la forêt. On ne voit rien. Les trois humains se regardent stupéfaits.

BRÉHAIGNE : Ovidie et Elfriede sont sur le point d'arriver.

HANNAH : Vous avez les oreilles bien plus sensibles que nous.

BRÉHAIGNE : Nous sommes surtout sensibles aux odeurs.

HANNAH : *S'adressant à Selma.* Nous, vaut mieux se taire.

SELMA : Bien sûr.

FIORENNO : Si Ovidie arrive, je crains que vous ne puissiez plus vous taire.

⁶ Les lecteurs et les spectateurs qui ne croient pas à Sarah peuvent consulter, dans le numéro 171 de *Acta zoologica fennica*, l'article de J. Hamr sur les chamois tyroliens.

On entend du bruit dans la forêt et puis Ovidie et Elfriede arrivent en courant.

Bréhaigne fait les présentations.

SARAH : *S'adressant à Ovidie.* Fiorenzo venait de poser des questions pour comprendre pourquoi Finkiel et les autres soutiennent que notre place naturelle est sur les cimes.

OVIDIE : *Ironique.* Et ils ont sans doute dit que tout est construit par la puissance de la peur !

HOUELL : La peur des sorcières comme toi !

OVIDIE : De tout ce qui sent la femelle et... les humains.

SARAH : Nous sommes bien contentes que tu sois venue, mais aujourd'hui essayons de nous limiter au tourisme, demain...

OVIDIE : On ne peut pas se limiter à... quand tout est construit sur l'injustice et la peur. Les trois thèmes qu'on devrait discuter avec les humains sont les trois peurs de ceux d'en haut. Ils ont peur des humains et ils accusent les sapins ; ils craignent les touristes parce qu'ils entrent dans leur prison à ciel ouvert ; ils craignent les autres hardes parce qu'elles ont d'autres territoires et, surtout, ils ont peur des chamoises.

HOUELL : Et toi tu n'as pas peur que je te donne un coup de cornes dans les parties intimes, comme disent les enfants des bipèdes civilisés ?

OVIDIE : Si tu t'aventures, je vais imiter Chronos.

BRÉHAIGNE : Vous réglerez vos problèmes à coup de corne dans le vagin ou en vous mordant les testicules à un autre moment. Laissez-nous continuer.

FIORENZO : Ovidie vient d'ajouter une peur dont vous n'aviez jamais parlé : celle des autres hardes.

BRÉHAIGNE : On avait décidé de ne pas en parler, mais Ovidie est incapable de se taire...

OVIDIE : Ovidie est la seule... mais... il faudrait parler des métapopulations...

FIORENZO ET HANNAH : *presque à l'unisson.* Métapopulation ?

BRÉHAIGNE : Oui. On a des problèmes entre hardes d'une même métapopulation.

FIORENZO : Je n'ai jamais entendu le mot « métapopulation ».

HANNAH : Moi non plus.

SELMA : Pour nous, une métapopulation est un ensemble de populations de la même espèce fragmentées sur un certain territoire. *S'adressant à Fiorenzo.* Je ne sais pas si pour eux, c'est la même chose.

FIORENZO : Tu peux leur demander.

BRÉHAIGNE : Pas besoin de nous demander. Oui, c'est la même chose. Une métapopulation est un ensemble de populations normalement séparées, liées par un flux limité d'individus.

HOUELL : La métapopulation, c'est comme la métaphysique : de la steinbock shit.

SARAH : Il fait son petit intellectuel...

FLORE : Bien dit !

HOUELL : Plus besoin de jouer à l'Ovidie... La vraie est arrivée !

Flore regarde Bréhaigne et hoche la tête.

BRÉHAIGNE : Par exemple, la métapopulation des chamoises des Alpes est constituée des populations des Alpes bergamasques, des Alpes rhétiques, des Alpes maritimes, etc. Chaque métapopulation est constituée de plusieurs hardes. Une harde reste pratiquement toujours dans une population, mais certains individus isolés peuvent émigrer. L'avis des humains nous intéresse, car, grâce à la science et la technique, vous faites partie d'une seule métapopulation qui couvre toute la Terre. Vous êtes cosmopolites.

HOUELL : Les loups aussi sont cosmopolites, mais on ne peut pas dire que leur science soit tellement développée !

SARAH : *s'adressant aux humains.* Technique ou pas technique, dans notre harde, depuis quelques années, nous avons des débats interminables sur « Faut-il favoriser ou interdire les échanges entre hardes dans la métapopulation des Alpes ? »

FIORENZA : Ce qui confirme que vous êtes des migrants, et que pour vous aussi il y a des structures culturelles qui empêchent la circulation... même pour vous il n'y a pas de nature nue...

FRÉDÉRIC : Le concept de « nu » est difficile à saisir pour nous, surtout appliqué à la nature qui est toujours habillée...

SARAH : *s'adressant à Frédéric.* Pas de nouveau thème, je vous en prie. Le tourisme. Le tourisme.

Tout le monde regarde Selma qui avance de quelque pas. Sa voix contrairement à sa démarche est très assurée.

SELMA : Si vous le permettez, j'aurais quelque chose à vous proposer concernant le tourisme. Une façon que je crois assez efficace pour y mettre fin.

Tous les chamois se figent et pointent leurs naseaux vers Selma.

FINKIEL : Allez-y. Nous sommes très curieux d'entendre cela.

FLORE : Du coup, ça ne vous dérange plus trop qu'elle soit une femelle qui vient de loin. Vous êtes des pourris !

SELMA : Je ne voudrais pas que cela crée d'autres divisions entre vous. Mes ancêtres, les Héréros, ont payé très cher les divisions qui ont facilité l'invasion allemande. *Son visage s'assombrit. Une pause de quelques secondes.* Mais... *Très décidée.* Il n'y a pas de « mais ». Mon idée est bien simple, vous devez chercher des alliés puissants qui vous aident à vous débarrasser des envahisseurs, mais sans violence.

SARAH : Dans nos têtes les alliés, ce sont les humains, et c'est bien pour ça que nous avons interpellé Fiorenzo. Nous avons confiance dans l'humanité.

HOUELL : Parle pour toi ! Moi, pas du tout !

SARAH : Je ne parle pas pour moi. Je représente la harde.

HOUELL : Tu représentes surtout les pisseuses !

SARAH : Et toi... tu ne représentes rien...

HOUELL : Allez toutes au diable. *Il s'éloigne du groupe et se couche, le museau sur les pattes.*

SELMA : Je pense à un autre genre d'alliés, car je ne suis pas sûre que les humains puissent vous aider beaucoup à arrêter les touristes. Depuis des décennies le tourisme est devenu une composante essentielle de leur être. La majorité des gens se sent exister parce qu'elle a fait du tourisme. Ils ont troqué le *Cogito ergo sum* pour *Peragro ergo sum*. C'est dommage, mais c'est comme ça.

FINKIEL : C'est bien ce que je dis depuis toujours. Les humains ne peuvent pas nous aider.

FREDERIC : Madame, vous avez raison : ils ne savent plus ruminer leurs pensées. *S'approche lentement de Selma, qui recule légèrement en regardant Fiorenzo qui lui fait signe de permettre à Frédéric de s'approcher. Celui-ci appuie son museau sur la main de Selma.* Merci. Toute ma vie j'ai soutenu qu'on ne peut penser qu'en marchant. Et vous m'avez fait comprendre l'énorme danger caché dans mes formules. Le danger que le *Peragro* au lieu d'accompagner le *Cogito* le remplace. Merci. *Et Frédéric reprend sa place en reculant, tête baissée en signe de respect.*

Un très long silence marque le respect que même les chamoises les plus rebelles ont pour le vieux Frédéric qui, à deux pas de la mort, a le courage d'admettre son erreur.

OVIDIE : *Se tournant vers Selma.* Peut-être que vous ne pouvez rien pour ralentir le tourisme, mais je suis sûre que vous pouvez beaucoup sur un thème bien plus important.

HANNAH : *Regardant Selma qui lui fait signe de se lancer.* Mais de quoi s'agit-il ?

OVIDIE : Du genre. Du rapport entre mâles et femelles.

HANNAH : Sur ce thème il y a tellement de divisions même parmi les femmes que... que vous pourriez être déçues.

SARAH : J'aimerais qu'on ne déborde pas trop. *S'adressant à Ovidie.* Je t'en prie. Laisse ça pour demain. Aujourd'hui, nous devons nous limiter au tourisme.

Ovidie baisse le museau.

SARAH : *S'adressant à Selma.* Moi aussi je suis curieuse de connaître votre solution. Qu'elle vienne de Fiorenzo ou de vous, c'est toujours une aide des humains.

SELMA : Ce que je vais vous dire est inspiré d'un livre. Pour nous, parfois, les livres sont les meilleurs alliés pour continuer à *cogitare*. Mon idée vient d'un auteur québécois qui vient de nous laisser après une vie passée à fuir ses semblables.

HOUELL : Vous voyez !

OVIDIE : Vous voyez, quoi ?

HOUELL : Que même parmi les humains, il y en a qui veulent s'isoler.

FIORENZA : *Comme s'il voulait désamorcer la possible nouvelle querelle. Je crois que je viens de piger...*

SELMA : *Se tournant vers Fiorenzo. Oui... c'est notre Rejean⁷... S'adressant aux chamois. Dans ce livre, la jeune héroïne, après avoir essayé de mille façons de se libérer de son malheur...*

FREDERIC : *Il ne laisse pas à Selma le temps de terminer sa phrase et comme pour montrer que malgré son erreur, il nourrit bien d'autres pensées longuement ruminées, il déclare. On se libère de son malheur seulement en l'acceptant.*

OVIDIE : En acceptant de se faire écraser par les plus puissants que soi.

FLORE : Bien placé, Ovi !

Long regard condescendant de Frédéric aux deux amies.

HANNAH : Continuez Selma, ne vous laissez pas troubler par nos querelles de harde.

SELMA : L'héroïne est une petite fille que la méchanceté des adultes a rendu cynique. En dernier ressort, elle décide donc de s'allier aux bactéries pour anéantir les humains. Ça c'est parfait dans un livre, mais dans la vraie vie...

CHŒUR

Car de ma vie encore, dans ces jours d'ignorance,
Le passé n'avait point obscurci l'avenir.

Ce doux penchant devint une indomptable flamme ;
Et je pleurai ce temps, écoulé sans retour,
Où la vie était pour mon âme
Le songe d'un enfant que berce un vague amour.

SELMA : Je vous propose donc de vous allier aux virus qui sont souvent bien plus puissants que les bactéries et contre lesquels les humains ont bien moins de défenses.

BREHAIGNE : Mais, nous ne voulons pas détruire les humains. Au contraire, nous avons besoin d'eux. Nous aimerions arrêter le tourisme, c'est tout.

SELMA : Il y a un type de virus parfait pour vous : le RHTLV 77⁸. Il s'agit d'un retro virus endogène chez vous et qui cause l'oblomoverie (обломовщина) de type 77 chez les humains. Une zoonose qui leur enlève toute envie de bouger. Cette maladie est très bien décrite dans un roman russe du XIX^e siècle.

HANNAH : Vous êtes une femme de livres...

SELMA : Malheureusement un peu trop...

⁷ Rejean Ducharme, *La fille de Christophe Colomb*. Ici la fantaisie du metteur en scène pourrait se déchaîner pour expliciter l'allusion.

⁸ Rupicapra Human T-Cubans virus. Pour les réalisateurs trop politisés, attention : aucune référence à Cuba. Il s'agit du participe présent du verbe latin *cubare* (dormir).

FREDERIC : Ou pas assez. Si vous étiez une vraie femme de livres...

OVIDIE : Encore du petit « vrai » de merde.

FREDERIC : Si vous étiez une vraie femme de livres, vous auriez sans doute parlé de la découverte du Codex sinaiticus, découverte faite le jour où Ivan Aleksandrovitch Gontcharov consigna le manuscrit d'Oblomov à son éditeur.

SELMA : Je suis profondément ignorante de la bible et de tous ses affluents et, surtout, je n'aime pas chercher des détails, souvent sans intérêt, sur Internet. Je suis une femme de livres, pas d'internet !

FREDERIC : Los à vous !

FLORE : L'os à moelle.

HOUELL : Jeu de mots à la con.

HANNAH : à Selma. Ne vous laissez pas distraire pas des querelles qui ne nous aident en rien...

FREDERIC : Tu appelles querelles des discussions qui visent à approfondir ?

HANNAH : Oui, en ce moment précis, oui. Le jour est sur sa fin et on n'a pas le temps de broder.

FREDERIC : Ce que tu appelles broder...

OVIDIE : Moi, j'appelle ça emmerder.

HOUELL : *Chante très faux*

Ovidie, à elle seule, sur toutes surenchérit,
Elle relève à la fois des trois catégories,
Véritable prodige,
Emmerdante, emmerdeuse, emmerderesse itou,
Elle passe, elle dépasse, elle surpasse tout,
Elle emmerde, vous dis-je.

Toutes les chamoises applaudissent ironiquement en frappant le sol de leurs sabots

OVIDIE : Le grand corniaud a chanté.

BREHAIGNE : Un peu d'ordre s'il vous plaît. *Elle tourne ses naseaux vers Selma.* Comment transmettre ce virus ?

SELMA : Il y a une façon très efficace, la seule que je connaisse.

Note pour le metteur en scène. Puisque la transmission demande une pénétration anale ou vaginale des chamois sur les humains, nous avons jugé indécent de transcrire la discussion qui suivit. Il faudra donc essayer de la rendre sans que la vulgarité des propos dérange les âmes sensibles. Une solution facile serait de couvrir les mots avec une musique « divine » en décalage avec la teneur du dialogue (par exemple le Miserere d'Allegri), une autre, moins facile, mais qui ajouterait une touche comique, ce serait de faire parler les acteurs en grommelot.

FIORENZA : Il me semble que grâce à Selma, nous avons beaucoup avancé aujourd'hui.

OVIDIE : Grâce à une femelle, si je ne m'abuse.

SARAH : Mâle ou femelle, ce n'est pas...

Sarah s'arrête au milieu de sa phrase et tous les chamois comme une seule bête, se lancent vers le bois. Seule Sarah reste un instant à côté de Fiorenzo et lui parle tout bas.

SARAH : Il y a quelqu'un qui arrive avec un chien. Dans quelques minutes, suis-nous jusqu'au torrent. Nous devons organiser la dernière rencontre.

Puis elle aussi disparaît dans la forêt

FIORENNO : *À Hannah et Selma.* Ils ont senti que des gens arrivent. Je vais regarder.

Dès qu'il s'éloigne, un chien surgit en courant et risque de le renverser. Le chien silencieux comme une moniale se lance à la poursuite des chamois.

FIORENNO : Merde... Où sont ces cons de touristes qui laissent leur chien en liberté ?

Fiorenzo se dirige vers le bois. Hannah et Selma ne bougent pas pendant que le rideau tombe.

Acte III

Genre

Personnages selon l'ordre d'entrée

- Fiorenzo
- Chamois
 - Frédéric Alphonsine
 - Houell
 - Finkiel
- Chamoises
 - Ovidie
 - Flore
 - Elfried
 - Sima

La salle de cinéma/théâtre du Trempet. Une petite salle. Le rideau est baissé sur la scène du théâtre dans le théâtre. La salle est vide. Un chuchotis tombe des haut-parleurs.

La première rangée est réservée au Trempétiens. Ik, Ève et Hannah entrent.

IK *en s'asseyant au centre de la première rangée* : il n'y a vraiment pas de limites à la bêtise.

Ève se place à sa gauche, Hannah à sa droite.

HANNAH *lui pose une main sur l'épaule avant de s'asseoir* : tu risques d'avoir une sacrée surprise.

ÈVE : je suis rarement d'accord avec lui, mais cette fois...

HANNAH : toi aussi, tu auras une belle surprise

Entre Selma qui s'assoit à côté d'Hannah.

SELMA *s'adressant à Ik* : tu t'es enfin décidé à venir à la présentation.

IK : à la représentation, tu veux dire.

SELMA : non, à la présentation. Il n'y aura pas d'acteurs.

HANNAH à Ik : pour toi, et pas que pour toi, ce sera un coup de théâtre qui n'a rien de théâtral... pas comme les tiens.

IK : si ce n'est pas une représentation, ça doit être quelque chose de très tordu... à la Fiorenzo.

Ik murmure à l'oreille d'Ève.

HANNAH : est-ce qu'il a encore dit quelque chose de méchant ?

Ik répond en sachant que Hannah fait référence à lui.

IK : méchant pour celles qui confondent l'intelligence avec la méchanceté et la bonté avec la bêtise.

SELMA : quand tu sortiras d'ici, tu n'emploieras plus le terme « bêtise » dans ce sens-là. Je suis prête à parier n'importe quoi.

IK : même une pipe?

SELMA : tout ce que tu veux. Mais, si tu perds, tu te feras enculer par un âne !

HANNAH : arrêtez, tout le monde vous entend...

Entrent Patxi, Nadia et Amina. Nadia et Amina s'assoient à côté de Selma, Patxi s'assoit à côté d'Hannah.

Entrent Louis et Léa.

PATXI : s'adressant à Louis qui lui passe devant : Magda ne vient pas ?

LOUIS : non. Elle trouve qu'on n'a pas besoin des mots des bêtes.

IK : cohérente et la moins conne du groupe... ça c'est sûr.

Bruits de pas sur scène. Une odeur très forte envahit le parterre.

Léa sort et revient avec un vaporisateur. Elle vaporise un parfum de jasmin.

IK : très bonne idée. Fiorenzo a oublié de se laver en revenant de sa marche.

Hannah et Selma se regardent en hochant la tête.

Gros bruit de sabots sur scène. Silence.

Fiorenzo apparait sur l'avant-scène. Le rideau reste baissé.

FIORENNO : qui a eu la très belle idée du parfum ? Vous les avez fait fuir. Cette merde que vous avez vaporisée, ça leur a fait peur.

IK : tu trouves pas que c'est une excuse un peu trop facile, pour renoncer au spectacle.

FIORENNO : on ne renonce à rien.

HANNAH à Fiorenzo : ne l'écoute pas. Vont-ils revenir ?

FIORENNO : Frédéric et Alphonsine ne sont pas partis. Les autres vont revenir quand cette mauvaise odeur aura disparu.

Fiorenzo retourne derrière les rideaux. Les Trempetiens discutent entre eux tout bas. On ne comprend pas ce qu'ils disent.

Silence.

AMINA très fort : est-ce que vous sentez encore le parfum ?

On entend deux ou trois « non » et puis Fiorenzo qui crie : ils ont des narines bien plus sensibles que les nôtres !

Musique. Prélude à l'après-midi d'un faune.

Le rideau se lève. Sur la droite, Frédéric et Alphonsine sont couchés et ruminent à côté de Fiorenzo qui leur parle tout bas. Ses paroles sont incompréhensibles. Alphonsine se lève et traverse la scène, les yeux rivés sur le public. Elle sort et revient quelques secondes plus tard.

ALPHONSINE *très fort* : elles arrivent !

SELMA *à Ik, tout bas* : l'âne t'attend.

Ik est paralysé. Les Trempétiens fixent la scène, médusés.

À la queue leu leu entrent dans cet ordre : la Bréhaigne, Sarah, Ovidie et ses copines, Houell et Finkel.

La Bréhaigne s'approche de Frédéric.

BRÉHAIGNE : ça ne va pas du tout, tu n'as même pas essayé de t'en aller.

FRÉDÉRIC *lève le museau* : ça va pas très bien. Ça ira mieux.

BRÉHAIGNE : Tu veux qu'on t'accompagne au rocher fendu ?

FRÉDÉRIC : non. Je veux m'en aller en restant ici.

Les chamois entretemps se sont placés. Houel et Finkel se couchent près de Frédéric. Ovidie et ses copines s'installent du côté opposé. Bréhaigne revient au centre et après avoir échangé quelques mots avec Sarah se couche au centre de la scène. Sarah se dresse au centre de l'avant-scène, les pattes arrières bien écartées. Elle baisse la tête pour s'adresser aux Trempétiens.

SARAH : salut et merci d'être venus nous entendre. Ne vous attendez pas à un jeu d'acteurs. Nous n'incarbons pas des personnages et aucun écrivain n'a écrit les dialogues. Nous sommes des bêtes qui ont eu la chance pour certains et la malchance pour d'autres, de pouvoir s'immerger dans la parole, dans vos paroles, pendant trois jours. Et vos paroles nous ont permis de sensibiliser Fiorenzo à notre cause contre les sapins et contre le tourisme. Dans cette dernière journée d'humanisation, nous allons essayer, avec l'aide de Fiorenzo...

Une voix côté femelles : et de Selma et Hannah...

SARAH *reprend* : et de Selma et Hannah... si elles sont d'accord... Nous avons besoin d'aide pour trouver un meilleur modus vivendi entre mâles et femelles. Modus vivendi, qu'après des milliers d'années d'injustice, les humains ont réussi à réaliser. Je ne vais pas m'éterniser et, avant de céder la parole à Fiorenzo, je vous remercie pour l'occasion que vous nous avez donnée de continuer notre débat ici. J'espère que vous serez nombreux à défendre notre cause.

Sarah baisse la tête en signe de remerciement et se place à côté de Bréhaigne, mais, contrairement à celle-ci, elle reste plantée sur ses quatre pattes.

FIORENZO *avance sur l'avant-scène* : deux mots à propos de cet événement exceptionnel qui risque d'être perçu comme une invention littéraire par tous ceux/celles que la fréquentation des écoles a rendu incapables de saisir tout ce qui ne porte pas le sceau de la normalité. Si je ne craignais pas de jouer le rôle de l'intellectuel...

Une voix dans la salle. Sans doute celle de Ik : pas de minauderies ! Intellectuel, tu l'es.

FIORENZO *comme s'il n'avait rien entendu* : dans notre société très policée, même ce qui est anormal est revêtu d'une couche qui le normalise. Pour nous, il n'y a pas d'alternative, à moins que les animaux... Mais, cela ouvrirait une longue parenthèse, trop longue. Dans ce théâtre, vous n'assisterez ni à une représentation théâtrale ni à une représentation de la vie. Vous allez assister à une tranche de vie, qui se déroulera, comme toute vie, sans que le maintenant ait aucune connaissance de l'après. Il n'y a pas de texte, même pas dans la tête d'un dieu éventuel, qui orienterait l'action et les paroles des chamois...

Nouvelle interruption. La voix provient du groupe des chamoises : des chamoises et des chamois.

FIORENZO : l'action et les paroles des chamoises et des chamois.

Une voix de femme dans la salle : C'est de la bouillie pour les chats. Je n'ai rien pigé. Pourquoi cette espèce d'explication qui n'explique rien ?

FIORENZO : Stop les amis, les années 1960, c'est fini depuis un moment. Le Living Theater, c'est mort et enterré. Suivez donc ce qui se passe sur la scène et taisez-vous. Je vous demande un peu plus de respect pour ces ruminants. Merci.

Un hurlement côté chamoise (ce n'est pas la voix de Ovidie) : Selma, Hannah montez avec nous.

HOUELL : alors ce monsieur-là avec un visage de sauvage (*il indique avec son museau Ik*) ou l'autre mec à côté devraient monter eux aussi.

SARAH : Ça doit se passer surtout entre nous. Si Selma ou Hannah veulent monter, ok. Mais personne d'autres. On n'est pas ici pour nous donner en spectacle. *Elle se lève. Va vers l'avant-scène et s'adressant à Hannah et Selma* : est-ce que vous voulez venir nous rejoindre ?

HANNAH : non, merci. Je préfère rester assise ici et vous écouter.

SELMA : moi aussi. Si nécessaire, je parlerai depuis ma place.

CHEUR

(Strophe) Sa puissance déploie victorieuse
En tout temps la nature mystérieuse.
Nulle parole ne l'amure
Nulle pensée ne la clôtur.

Les luttes, je dirai de verbes
En espaces privés d'herbe
Qu'Ovidie et ses sœurs
Contre Houell l'agaceur
Ont menées, acharnées.

(Antistrophe)

Hannah !
Innommable est le lieu impensable

Où de Pszczyna à Chrzanow la droite
Heurte de Katowice à Wadiwice le fil.⁹

Selma !
Innommable est le lieu impensable
Où de Kubis à Garub la droite
Heurte de Pomona à Gobaleb le fil.¹⁰

(Epode)

Oh, filles de l'innommable
Oh, refus raisonnable.

OVIDIE *se lève et fait quelque pas vers le centre en fixant Selma* : c'est quoi cette histoire ? Tu viens nous aider là où tu ne dois pas te mouiller et là où ton support est très important tu nous laisses tomber ! *Elle pointe le museau vers le haut* Et toi, chœur de merde, avec tes innommables et impensables tu me fais chier ! *Elle baisse la tête et comme si elle se parlait*. Dans pas longtemps, on sera dans l'innommable pour de vrai.

Fiorenzo s'approche de Sarah et de la Bréhaigne. Conciliabule à trois. Fiorenzo se dirige vers l'avant-scène.

FIORENZA : Selma, si on ne veut pas tout foutre en l'air, viens avec nous.

Selma se lève et monte l'escalier du côté des chamoises.

HOUELL : Merde, ils cèdent tous au terrorisme de cette pétasse !

Ovidie sautille, s'agenouille sur ses pattes antérieures et oscille sa croupe en direction de Houell. Elle se relève, et s'adressant aux spectateurs. C'est mon cul qui le terrorise.

HOUELL : ce qui est certain, c'est qu'il ne terrorisait pas les moines de la Chartreuse !

FLORE : à Sarah. Est-ce qu'on peut commencer à parler de la Chamechaude ?

SARAH : allez-y.

HOUELL : la curiosité me démange la queue. Mais, faites attention, je connais la version de Hilde.

OVIDIE à Selma qui vient de se réinstaller chez les femelles : Hilde était ma meilleure amie. C'est avec elle et avec Sima que je suis allée à la Chamechaude. Elle est morte cet hiver sous une avalanche.

FINKIEL : elle est morte avec quatre autres chamoises « révolutionnaires » qui rêvaient d'autonomie.

⁹ La référence à Auschwitz est sans doute due au fait que Hannah est juive.

¹⁰ La référence est au *Konzentrationslager auf der Haifischinsel vor Lüderitzbucht* où les Allemands firent tout ce qui était en leur pouvoir pour anéantir les Héréros. Selma est Héréro.

OVIDIE : elle rêvait, comme toutes les chamoises qui aspirent à être quelque chose de plus que deux pis et un utérus.

FINKIEL : c'est amusant ce que tu dis là. Tu n'es pas à une contradiction près ! L'autre jour tu disais que la condition des chèvres était meilleure que la vôtre. Mais, qu'est-ce qu'une chèvre pour les humains sinon un utérus et deux pis ? Des esclaves enchaînées dans une étable.

OVIDIE : Toi, le grand ami de Frédéric, *à cet instant elle lève la voix*, demande à notre grand penseur s'il est impossible que l'esclavage soit meilleur qu'une pseudo liberté.

Frédéric indirectement pris à parti, soulève légèrement le museau, puis le laisse retomber sans dire mot.

OVIDIE : ... et puis... nous ne voulons pas être esclaves des hommes. Nous voulons jouir d'une certaine sécurité qu'ils peuvent nous donner...

BREHAIGNE : t'es un peu trop naïve...

OVIDIE : mieux vaut naïve que cynique... d'ailleurs, ce n'est pas de la naïveté, c'est... c'est...

HOUELL : maintenant elle cherche ses mots... *et avec un coup d'œil amusé vers Finkiel...* elle vieillit...

OVIDIE : je ne cherche pas mes mots. Je cherche le bon mot... c'est de la sagacité.

FINKIEL *avec son air de chamois je sais tout* : nous, les chamois, nous sommes tous sagaces ! Très sagaces ! Bien plus que n'importe quel homme.

OVIDIE : ah oui ?

SARAH : nous avons deux humains avec nous et d'autres nous écoutent. Ça vaudrait sans doute la peine que tu t'expliques.

FINKIEL : c'est bien simple. Il suffit d'avoir un minimum de connaissance de la langue française pour savoir que « sagacité », avant d'indiquer un aspect de l'intelligence, signifiait « finesse d'odorat », voilà pourquoi.

Selma et Fiorenzo se regardent étonnés.

FIORENNO : donc, ni Selma, ni moi n'avons le minimum de connaissance de la langue.

SARAH : vous ne connaissez pas assez Finkiel. C'est le roi des pédants.

FINKIEL : il ne s'agit pas de pédanterie. La langue mère de Fiorenzo étant l'italien et celle de Selma le otjherero, il est donc compréhensible...

OVIDIE : tandis que ta langue à toi... espèce de goujat...

FINKIEL : ma langue à moi, comme la tienne est éphémère, mais n'a pas de lacunes.

SARAH *Pas clair si elle se parle ou si elle parle au public* : rien de nouveau sous le soleil, Ovidie provoque et Finkiel pérore.

FIORENNO *À Sarah* : si je ne m'abuse, on devait vous entendre discuter du genre.

SARAH *d'un ton ferme à Ovidie* : vas-y, sans trop provoquer.

HOUELL : Pourquoi c'est elle qui commence ?

SARAH *presque en criant, à Ovidie* : vas-y et ignore-le.

OVIDIE *se tourne vers les spectateurs* : un jour, ayant su que de nombreuses chamoises vivaient paisiblement sur la Chamechaude où, il y a trois entrées, avait eu lieu l'un des plus importants débats entre nos ancêtres...

SELMA *pose une main sur l'encolure d'Ovidie* : avant de continuer, peux-tu m'expliquer ce que tu entends par « entrée ».

OVIDIE *sans ironie* : Finkiel peut te l'expliquer mieux que moi.

SARAH *regardant Ovidie avec orgueil* : cornes ! Vas-y Finkiel, mais, ne va pas remuer rochers et ruisseaux.

FINKIEL : il s'agit de nos entrées dans le langage. Je ne sais pas si Fiorenzo t'a dit que nous y entrons tous les trois siècles. *Selma acquiesce d'un signe de tête.* L'entrée qu'évoquait Ovidie, c'est celle de 1120 que nous appelons « Hildegarde », la suivante, celle de 1420, c'est l'entrée « Troyes » et la dernière celle de 1720, c'est l'entrée de la peste.

SELMA : et la vôtre, comment s'appelle-t-elle ?

FINKIEL : Agitu Gudeta¹¹.

FIORENZO : pourquoi ces noms ?

SELMA : Ovidie a parlé d'« importants débats », qui, je viens de l'apprendre, se sont déroulés en 1120. Comment pouvez-vous avoir cette connaissance d'un passé si lointain sans le support de l'écriture. Je... je ne comprends pas.

FINKIEL : je vais commencer par répondre à Selma. L'équivalent de vos mots, parlés ou écrits, ce sont, pour nous, les odeurs. Comme votre langage, nos odeurs font de la terre un monde, mais nos deux mondes, tout étant ancrés à la même Terre, sont fort différents. Le « comment » est bien plus important que le « quoi ». Le « quoi », pour nous c'est la Terre, pour vous, elle ne l'est plus. Elle a été engloutie par vos mots. Votre langage, qui est né comme une enveloppe transparente s'est transformé en une cellule avec porte et fenêtres murées où la Terre gît enchaînée. Notre langage odorifère, au contraire, n'emprisonne pas la Terre. Dans les odeurs, les signifiants et les signifiés sont fusionnés...

Sarah interrompt brusquement Finkiel.

SARAH : Épargne-nous tes leçons de philo ! Ovidie t'a cédé la parole, mais pas pour pontifier.

CHEUR

¹¹ Puisque personne ne va s'enquérir sur l'origine de ce nom, il faudrait projeter une image de Agitu Gudeta et indiquer qu'il s'agit d'une immigrée éthiopienne élèveuse de chèvres, assassinée par l'un de ses employés.

Et bien fol est celui qui croit que notre esprit
peut comprendre et saisir les chemins infinis
du parfum qui parfume et parole engendre.

Contentez-vous, mortels, du plus simple quia ;
car si vous aviez pu tout savoir et connaître,
point n'eût été besoin que chamois parlât ;

et vous avez bien vu que la recherche est vaine,
de certains dont l'envie eût été satisfaite,
alors qu'elle leur sert de souffrance sans fin.

Je veux dire Platon aussi bien qu'Aristote
et bien d'autres encore¹².

BREHAIGNE : Finkiel, je vais te voler la parole.

FINKIEL : après que Sarah m'a bloqué et que le chœur s'en est mêlé !

HOUELL : tu n'as pas encore compris que c'est un complot des pisseuses pour nous faire taire !

OVIDIE : le complot se trouve dans ta tête d'éjaculateur précoce.

BREHAIGNE ignore les interventions de Houell et Ovidie et s'adresse à Fiorenzo : avant de se lancer dans une discussion qui risque d'être houleuse, je vais répondre à ta question sur l'origine des noms. Celle de 1120 est dédiée à Hildegarde de Bingen, une femelle exceptionnelle qui pendant des années régna sur toutes les branches de la connaissance. Son nom, proposé par les chamoises, rencontra l'opposition brutale des chamois qui, sans solution de continuité, passèrent des mots aux coups de cornes. La résistance des chamoises fut héroïque...

FINKIEL presque en criant : C'est faux ! Les chamoises ont attaqué à coup de cornes, parce qu'elles étaient absolument incapables de se défendre avec les mots !

BREHAIGNE sourit à Selma. Vous voyez que le débat dont parlait Ovidie, n'a pas cessé d'enflammer nos abomasums.

FINKIEL : explique pourquoi les chamois n'étaient pas d'accord ! Vas-y, toi qui es censée être objective.

HOUELL : non, c'est moi qui vais l'expliquer.

BREHAIGNE : vas-y. Tu vois bien qu'il n'y a pas de complot pour vous faire taire.

HOUELL : Hildegarde était considérée comme une sainte. Mais, pour être élevé à la sainteté, il ne faut pas avoir commis de péchés mortels. Et elle, elle a commis un péché supermortel : dans son célèbre *Physica, sive Subtilitatum diversarum naturarum creaturarum libri novem*, elle emploie le terme « bouquetins » pour désigner les chamois. Depuis que les chamois sont chamois, jamais on n'avait constaté pareille erreur ! Pour vous les humains, c'est sans doute difficile à comprendre car les généralisations de votre langage vous empêchent de saisir l'importance de certaines

¹² Dante, *La Divine comédie*. Adaptation des vers du troisième chant du purgatoire. Conseil au metteur en scène : faire écouter l'original lu par Carmelo Bene. En même temps ? Après ? Avant ?

nuances. Mais, si je transposais cette méprise dans votre monde, c'est comme si des anthropologues confondaient un sauvage qui vit près du cercle polaire avec un Parisien...

Une voix de stentor se lève de la salle. C'est Iketnuk. Il se lève.

IKETNUK : le sauvage qui est né au-delà du cercle polaire t'envoie chier, espèce de ruminant de mes deux.

Étonnement et agitation sur scène. Seul Frédéric ne se lève pas. Fiorenzo et la Bréhaigne se regardent et celle-ci fait signe à Fiorenzo de parler.

FIORENZO : calmons-nous. *S'adressant aux Trempétiens.* Houell a été maladroit.

FLORE : il est con.

HOUELL *s'adressant à Flore* : dis à ta souffleuse de...

BREHAIGNE : ça sufflit !... ça suffit.

FIORENZO : étonnante cette réaction, de la part d'un provocateur émérite.

Iketnuk hoche la tête et s'assoit en bougonnant.

BREHAIGNE : je reprends, mais je ne veux plus qu'on m'interrompe ! Donc le débat fut sans merci, mais la victoire revint aux chamoises qui, bien moins pieuses que les mâles, ne cédèrent pas au chantage éthico-religieux. Le seul gain pour les chamois fut l'introduction de l'expression « steinbock shit¹³ » que quelqu'un parmi nous emploie à tire-larigot. *Museau vers Houell.* N'est-ce pas ?

Houell desserre les lèvres qu'un coup de Finkiel lui fait refermer.

Il me semble juste d'ajouter que les chamois acceptèrent le nom seulement lorsque Anselma Cantuariensis, la plus rusée des chamoises, leur fit noter que dans la *lingua ignota*¹⁴ inventée par Hildegarde, le mot « femme » est traduit par « vanix » qui — il ne fallait pas avoir inventé le bourrelet gingival pour comprendre — dérive du latin « vanus ».

Pour les deux autres entrées, je serai plus concise.

Celle de 1420 est dédiée au congrès de Troyes, convoqué par Isabeau de Bavière, une grande admiratrice des chamois...

OVIDIE : des chamoises surtout ! N'oublie pas que, pour les chamoises, le 21 août 1389 est un jour mémorable. Il manque deux jours au mariage d'Isabeau avec Charles le Fou et les rue de Paris sont envahies par 1300 cavaliers accompagnés de 367 chamoises de notre vallée, arrivés du duché de Milan pour célébrer leur jeune compatriote.

FINKIEL : selon les odeurs de l'époque, il s'agissait de 2 chamois tyroliens.

OVIDIE : les odeurs laissées par les mâles.

¹³ Merde de bouquetin.

¹⁴ Une langue « artificielle » qui aurait dû faciliter le dialogue entre les humains et entre les humains et Dieu, mais qui, comme l'espéranto de Louis-Lazare Zamenhof à la fin du XIXe siècle, fut un sacré flop.

FINKIEL : les seules odeurs des femelles en ces temps-là étaient les pets et les déclarations de rut.

OVIDIE : quel.... *Elle ne continue pas. Elle regarde Selma avec désespoir.*

BREHAIGNE : laissez-moi terminer, vous aurez tout le temps de vous crêper le pelage. Celle de 1720 est dédiée à la peste dont la bactérie *Yersinia pestis* fut introduite chez les chamois du massif de la Chartreuse par un moine marseillais. *S'adressant à Selma.* Malgré les interruptions, ça va ?

SELMA : très clair. Une seule observation : je croyais qu'Isabeau de Bavière, comme son nom l'indique, était Bavaroise.

BREHAIGNE : Côté père. Sa mère était Milanaise.

SELMA : Ah !

BREHAIGNE : Sarah, tu lances la discussion ?

SARAH : à Ovidie : Vas-y. À Selma : Tu vois ? Faut pas être pressée.

OVIDIE *elle revient au centre de la scène* : la Chamechaude a été mon chemin de Damas.

FLORE : pour Hilde aussi.

SIMA : issau iom ruop

OVIDIE : oui, pour Hilde et toi aussi.

FINKIEL : pour Sima surtout, qui depuis ce qu'elle a vécu avec les Chartreux, dit tout à l'envers.

SIMA : ! tnava ne not euq erèirra ne nom xueim

OVIDIE : triple miracle. Ce qui nous a frappées, quand on a rencontré nos cousines, c'était leur pelage lisse et luisant, leur regard tranquille, leur indifférence aux bruits. Les mâles, par contre, étaient agressifs, peureux, comme les nôtres. Il ne fut pas bien difficile de découvrir que les chamoises avaient trouvé à la Grande Chartreuse un équilibre et un calme dont toutes les autres chamoises des Alpes étaient privées. Cela sautait aux yeux, toutes les chamoises qui revenaient de la chartreuse avaient une démarche particulière : tête haute, pas élané et rumination plus résolue que la nôtre. Au début nous avons pensé que cela s'expliquait par l'absence de touristes. Les touristes étant interdits de passage près de la Grande Chartreuse, pas besoin d'avoir naseaux et oreilles toujours en alerte. Ce n'était pas ça. Pas du tout.

FIorenzo : est-ce que c'était la spiritualité des moines qui influençait votre état ?

Houell : spiritualité des couilles !

OVIDIE : oui, Houell, tu ne pouvais pas mieux dire. Leur rapport aux hormones est bien différent de celui auquel nous sommes habituées. Autant côté mâle que côté femelles. La prière, la solitude et la présence des chamoises enlèvent au désir des moines toute agressivité sans pour autant les faire tomber pas dans l'état d'acédie où se complaisent les moines des autres monastères.

Je reprends.

Un air de mystère flottait parmi les rochers, il semblait y avoir un accord entre moines et chamoises pour que le silence (des mots et des odeurs) règne sans partage. Vous pouvez très bien imaginer que quand on nous a proposé d'accompagner un groupe de chamoises à la Chartreuse, nous avons immédiatement accepté. Nous avons brouté un bon moment devant la façade opposée à l'entrée principale. Nous étions assez déçues ; nous ne trouvions pas que l'herbe fût particulièrement ragoûtante et les chants des moines étaient encore plus lassants que ceux des touristes allemands. Nous nous sommes couchées et nous nous sommes assoupies. Le silence nous a réveillées. Quand l'odeur qui s'exhalait de la chartreuse devint trop forte, Hilde, Sima et moi, nous nous sommes levées comme une seule chamoise. Toutes les autres continuaient à ruminer, tranquilles, comme si elles étaient insensibles aux effluves. Mais, elles étaient loin d'être insensibles ! Pour elles, l'odeur annonçait la joie. Elles l'avaient sentie bien avant nous, mais au lieu de les terroriser, cela les avait apaisées. Pourquoi ? Mystère. Est-ce que les prières et les chants des Chartreux adressés à leur Dieu, retombaient sur nos cousines comme un voile lénifiant ? Pas vraiment. Peu de temps après, le mystère s'est éclairci : des hommes de blanc vêtus, voutés, tête tonsurée, menton appuyé sur leurs mains jointes, traînant les pieds dans de vieilles sandales, sortent à la queue leu leu d'une petite porte cachée derrière deux énormes hêtres. Nos cousines nous font signe d'avancer avec elles. Nous les avons suivies et... de ce qui s'est passé... je ne soufflerai mot.

Ovidie s'arrête et frotte son museau sur celui de Sima.

HOUELL : continue... continue.

Ovidie le regarde avec commisération.

HOUELL : ne me regarde pas comme ça. Courage, continue. Hilde m'a tout raconté.

OVIDIE : donc tu n'as pas besoin de détails. Excite-toi tout seul. *S'adressant à Selma.* Avant ma visite à la Grande Chartreuse, j'avais toujours pensé que ce qui différencie les animaux humains des autres animaux était surtout la parole. Maintenant je suis convaincue que la parole n'ajoute rien au langage des odeurs et que l'écriture n'est qu'un ersatz des dépôts odorifères que nous laissons dans la nature. Par contre les mains... ah ! les mains... quelle divine invention... la nuit je rêve encore des mains de Dysmas¹⁵ qui me lisse le pelage...

HOUELL : ouais... ouais, le pelage...

OVIDIE *indifférente.* Je n'avais pas compris l'importance des mains...

FINKIEL : Ayant perdu la capacité de marcher à quatre pattes, les mains et les bras sont fondamentaux pour les humains. Ils ne sont pas très solides sur leurs pieds et les bras les aident à garder un simili équilibre. Pour nous elles sont complètement inutiles.

FIorenzo *il se tourne vers Finkiel.* S'il est vrai que la bipédie nous empêche de courir comme vous, il est aussi vrai qu'elle a l'avantage de libérer les mains. Mais, la fonction principale des bras et des mains n'est pas de garder l'équilibre mais de nous permettre de fabriquer des outils. Et ce sont les outils qui nous caractérisent. En cela Ovidie a raison. C'est la fabrication d'outils et donc la technique qui nous fait humains...

¹⁵ Dysmas L'Assez est le prieur de la Chartreuse depuis 2014.

FINKIEL : et vous empêche d'accéder à la Terre, d'être des terriens à part entière. Plus vous vous servez de la technique et de la parole et plus la Terre est loin...

FIORENZO : comme elle était loin dans l'ancienne Grèce dès que les hommes ont mis leurs rêves sur l'Olympe... nous ne pouvons pas revenir en arrière. La Terre est devenue un appendice du langage et de la technique depuis trop longtemps.

OVIDIE : mais, nous, comme toutes les bêtes nous pouvons aller de l'avant. Avec votre technique vous pourriez nous faire pousser des bras et des mains. Nous aurions ainsi le meilleur des deux mondes : quatre pattes pour courir et des mains pour nous caresser...

FINKIEL : folle. Complètement folle.

SELMA : moins folle que vous ne le pensez. Dans certains laboratoires de recherche on est déjà capable de faire croître des organes humains sur des animaux¹⁶. Il est évident que dans pas si longtemps, on pourra réaliser ce qu'Ovidie désire. Malheureusement, toute la recherche sur les embryons et les cellules souches sont orientées vers l'amélioration de l'humain et je crois que pas un seul laboratoire ne vise à améliorer les animaux, dans le sens d'Ovidie.

OVIDIE : tu pourrais être notre ambassadrice auprès des humains pour qu'ils reçoivent notre requête...

FINKIEL : non. Nous ne demandons pas ça. C'est toi qui le demandes. Des chamois avec des bras ! Pourquoi pas avec des ailes ou des branchies ! Je n'ai pas de problèmes à croire, comme dit Selma, que les humains pourraient faire pousser des bras aux chamois, la technique avance désormais complètement autonome et les machines broutent dans tous les prés, insouciantes de la qualité de l'herbe. Dans pas longtemps les humains ne seront que des serviteurs de la technique... *humanum genus artis ancilla*.

OVIDIE : ouh lou lou !

SAMI : ! uol uol huo

FIORENZO : c'est un scénario catastrophe qui est loin d'être réaliste...

HOUELL : bien des hommes pensent comme Finkiel...

SELMA : et bien des hommes ont peur et sont aveugles devant les possibilités énormes qu'offre la technique.

FINKIEL : le problème c'est bien d'avoir une infinité de possibilités qui peuvent donner n'importe quoi. La bombe atomique lors de notre prochaine entrée ne sera considérée que comme un dessert très léger concluant le repas pantagruélique de la technique...

¹⁶ Les laboratoires de recherche des universités de Tokyo et de Stanford, dirigés par Hiromitsu Nakauchi, sont en ce moment (décembre 2020) les plus avancés dans la création de chimères. Une idée pour le metteur en scène : montrer deux vidéos, l'un avec des images de l'explosion de la bombe d'Hiroshima avec comme sous-titre quelque chose du genre « USA et Japon séparés par la mort » et l'autre avec des images d'un laboratoire de recherche avec des Américains et des Japonais et comme sous-titre « Unis pour une nouvelle vie. »

OVIDIE : Et si lors de notre prochaine entrée on était morts de rire en pensant aux quatre chamois morts de peur qui ne voulaient pas de mains, parce que... parce qu'ils n'en avaient jamais eu ?

HOUELL : Et si lors de notre prochaine entrée, on demandait pourquoi nos ancêtres avaient cédé aux caprices d'une folle visant à les transformer en monstres ?

SIMA :! iot euq ertsnom sulp

HOUELL : que tu fasses tout à l'envers en dit beaucoup sur la route de Damas !

SIMA :! puocuaeb iuo.

OVIDIE : il y aura d'autres folles qui diront que grâce au courage de quelques chamoises et à la technique des hommes, l'accès aux plaisirs du sexe n'est plus réservé aux mâles.

SELMA : il ne faut pas que tu idéalises trop les hommes. Les moines de la Grande Chartreuse sont plutôt l'exception.

FINKIEL : ça fait plaisir de vous entendre dire ça. Quand c'est moi qui le dis, elle me traite de vieux mâle obtus.

OVIDIE : ce que tu es. *Une courte pause.* Je n'idéalise pas. Mais, nous partons de très loin, et la position actuelle des femmes, pour nous, relève de l'utopie.. Pas besoin de parler des moines. Que de fois, dans nos montagnes, avons-nous assisté à des tripotages où les femmes jouissaient à couper le souffle.

SELMA : et tu n'as jamais vu de femmes se faire violer ?

OVIDIE : le viol est pour nous la norme et ça ne m'a pas frappée. Ce qui m'a frappée, encore plus que la jouissance, c'est qu'elles pouvaient être en rut à n'importe quel moment, tandis que nous nous sommes sourdes au désir sinon quelques jours à l'automne, si...

SELMA : je ne voudrais pas te décevoir, mais cette capacité de la femme n'est pas liée aux mains, mais au cerveau. Tu veux des mains, mais tu veux garder ton cerveau !

OVIDIE : certes, jamais je ne voudrais avoir un cerveau humain. Jamais je ne voudrais perdre le contact avec la Terre que me donne l'odorat. Mais, comment expliquer qu'en plein mois de juin à la Grand Chartreuse Hilde, Sima et moi nous avons eu les premiers orgasmes de notre vie ? Ce n'est pas leur bite qui nous a fait jouir, mais leurs mains... Sacrées mains ! Le jour où on aura des mains, on n'aura plus besoin des chamois.

HOUELL : et les doigts des chamoises éjaculeront pour continuer l'espèce. Quel dommage que nous n'ayons ni prisons ni hôpitaux psychiatriques !

OVIDIE : t'aimerais bien nous enfermer ! Mais, tu n'y réussiras pas.

Lentement, très lentement Frédéric recroqueville ses pattes antérieures près de l'encolure et soulève légèrement la tête.

FREDERIC : quelques ...mots... *Silence.* Quelques... mots.

La formule incantatoire ayant été proférée, plus personne ne parle. Son discours est adressé aux humains.

Avant que la raison ne coupe dans la chair des mythes, nous habitons tous un univers sans frontières. Dieux, rochers, hommes, fleuves, animaux et plantes se mêlaient et se séparaient au gré d'une fantaisie... une fantaisie mère et fille du désir. Notre statut était particulier.

Frédéric s'identifie aux chèvres sauvages.

Qui, calme et intrépide, au milieu des danses des fils de la pluie¹⁷, nourrit Zeus ? La chèvre Amalthée qui non seulement allaita le roi des dieux, mais lui offrit sa peau pour l'Égide.

Qui vola aux cieux les céréales pour les offrir aux humains causant l'ire de l'Empereur de jade ? Notre ancêtre dont l'amour qu'il portait aux humains causa notre perte.

À qui Pan, ami des chants et ennemi de la guerre, emprunta-t-il cornes, pattes et queue, sinon à nos ancêtres ?

La terrible chimère, n'atteint-elle pas avec sa tête de chèvre sa seule dignité ?

Mallarmé, grand ciseleur de mots, vers qui va-t-il lorsque le désir freine sa plume sinon vers le faune aux pieds de chèvres ?

Notre rapport aux humains fut de tout temps privilégié. Demain il pourrait nous donner des mains, comme le souhaitent nos chamoises. L'époque où la raison nous a considérés comme de simples mécanismes touche à sa fin, et ce, grâce à la technique, tour à tour, alliée et ennemie, esclave et maître de l'homme ; grâce à cette fille du langage qui a ouvert les portes au retour des mythes.

À la célèbre formule « l'éternel retour du même », je vais ajouter que le même n'est pas le même, car le retour l'enrichit de ce qui, au départ, était inimaginable. Ni Zeus ni l'Empereur de jade ne prévirent que l'homme et ses machines allaient créer de nouvelles chimères. Mais les chimères sont à vos portes et elles peuvent vous aider ou vous détruire. Avez-vous encore assez de temps et de pensée pour les domestiquer, comme jadis les chèvres ? Serez-vous capables de dompter « la terrible, l'immense, la rapide Chimère » qu'Hésiode jugeait « indomptable » ? Est-ce que vous maîtriserez ses « invincibles feux » et les détournerez à votre et notre avantage ?

Je ne sais pas. Mais, je suis sûr que vous non plus. La leçon que vous pouvez tirer de notre incursion dans la parole, c'est que des animaux peuvent venir des suggestions. Notre « folle » en a fait une, insensée hier, fort sensée aujourd'hui et sans doute encore plus sensée demain. Si elle est sensée, me direz-vous, pourquoi les mâles, qui se targuent d'être plus raisonnables que les femelles s'opposent-ils autant ? Parce que le « sensé » se traîne bien volontiers derrière les conventions les plus inutiles jusqu'à ce que des esprits libres rendent « sensé » ce qui ne l'était pas. Parce que « raisonnable » est souvent un pseudonyme de « passivité ».

Ne prenez ce que je viens de dire pour une condamnation des résistances des mâles. Les mâles résistent au changement parce que le changement leur fait peur et la peur est un sentiment digne de respect comme la bravoure, pourvu que le peureux l'accepte.

¹⁷ Il reprend la qualification des Curètes d'Ovide : *largoque satos Curetas ab imbri.*

Une longue pause. Il détend ses pattes. Ramène la tête en arrière et l'appuie sur une patte de Alphonsine.

Comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même :

« Respect », « digne », il ne manquerait plus que « juste » et « injuste », « bien » et « mal ». L'éboulement des mots m'a entraîné dans le marais de la morale.

Ses tentatives de se relever font chou blanc (sic !). Fiorenzo enjambe Houell, et aide Frédéric à s'accroupir.

Entre le « oui » audacieux de... d'Ovidie et le « non » résolu de Houell...

Il respire avec peine. Une courte pause.

... à la question « faut-il faire pousser les mains aux chamoises ? », il y a un nombre innombrable de réponses possibles. Toutes valables. Toutes vraies.

Une courte pause.

Juste et injuste vivent en symbiose. Toute tentative de les séparer est vaine... absurde...

Une autre pause. Fiorenzo lui relève la tête.

Absurde comme les tentatives de toucher la réalité avec les mots. Seuls les mots appauvris et sans ambition de la science et de la technique, peuvent...

Quelques effluves pour mes amis sauvages, avant que la grande brouteuse... avant que ma vieille chair n'engraisse les renards ou ne fume quelques pieds de terre... adieu...

Fiorenzo aide Frédéric à se coucher et va rejoindre Selma de l'autre côté de la scène. Les chamoises s'approchent et avec les chamois forment un cercle autour du mourant. Tout le monde est immobile et écoute la tête baissée, seul Ovidie garde le museau relevé. Le discours odorifique dure un couple de minutes¹⁸.

CHŒUR

(*Strophe*) Il ne nous est pas donné de choisir
si naître hommes ou chamois, mâles ou femelles,
intelligents ou idiots, nobles ou plébéiens.
Il ne nous est pas donné de choisir.

(*Antistrophe*) Les vivants ne choisissent pas de vivre
et les morts ne choisissent pas de mourir ;
les hommes ne choisissent pas d'être hommes
et les chamois d'être chamois ;
les mâles ne choisissent pas d'être mâles
et les femelles d'être femelles ;
les intelligents ne choisissent pas d'être intelligents
et les idiots d'être idiots ;

¹⁸ Ici le metteur en scène pourrait opter pour le silence ou de la musique. Quatrième mouvement du quintette à cordes de Schubert?

les nobles ne choisissent pas d'être nobles
et les plébéiens d'être plébéiens.

(Épode) Nous tous également
vivons et mourons.
Nous sommes tous
hommes et chamois,
mâles et femelles,
intelligents et idiots,
nobles et plébéiens¹⁹.

Dans l'ordre, la bréhaigne, Sarah, Elfried, Ovidie, Flore et Alphonsine sortent. Finkiel se jette devant Sima et l'empêche de fuir pendant que Houell essaie de la monter. Sima donne des coups de sabots dans toutes les directions, mais Houell ne se désiste pas. Un court béguètement enragé annonce le retour sur scène d'Ovidie qui se rue sur Finkiel. Houell lâche Sima et se lance contre Ovidie. Une lutte sanglante, deux contre une. Ovidie tombe, piétinée par les deux mâles. Fiorenzo et Selma se lancent en criant vers les deux mâles qui s'enfuient suivis de Sima. Selma s'agenouille et prend le museau d'Ovidie entre ses mains. Elle indique à Fiorenzo qu'Ovidie est morte. Fiorenzo fait tomber le rideau.

Paroles confuses des Trempetiens, qui restent assis excepté Hannah qui monte sur scène et disparaît derrière le rideau.

Absurde... Jamais vu quelque chose de pareil... Folie... Je rêve... Le pire des rêves...

IK : crie : levez le rideau.

On entend des pas sur scène. Hannah sort.

HANNAH : un instant... Vous pouvez partir.

Ik : Ouvre le rideau qu'on puisse voir et se parler.

Hannah retourne derrière le rideau qui finit par se lever.

Selma est assise, le museau d'Ovidie sur une cuisse. Fiorenzo est accroupi à côté de Frédéric. Hannah se dirige vers Fiorenzo et lui dit quelque chose à l'oreille. Fiorenzo sans se relever se tourne vers la salle.

FIORENZO la voix chevrotante. Que faire?

LOUIS : que veux-tu faire... on va les enterrer.

ÈVE : je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre.

Ik se lève, met ses mains sur le bord de la scène.

IK : Les manger. Je ne vois pas quoi faire d'autre.

¹⁹ Adaptation tirée du chapitre 7 (Yang Zhu) de Lie Zi.

LOUIS : t'exagères.

NADIA : tu fais du mauvais théâtre. Je m'en vais. Si vous avez besoin...

On entend du bruit derrière la scène.

SELMA : ils reviennent.

FIORENNO : non, ce n'est pas un bruit de sabots.

Magda entre en scène. Elle regarde longuement Fiorenzo et Frédéric, puis la salle. Elle secoue la tête, se retourne et sort.

IK : une belle leçon de dignité.

HANNAH : tais-toi. Tu as dit assez de conneries.

FIORENNO *comme s'il se réveillait* : je crois qu'il a raison. Il faut les manger.

LOUIS : je ne serai pas du banquet.

Nadia, Amina, Léa, pratiquement en même temps : moi non plus.

Elles suivent Louis vers la sortie.

SELMA : oui... il faut

Fiorenzo sort son portable et fait un appel.

FIORENNO : salut... Tu peux venir dépecer deux chamois au Trempet.

...

FIORENNO : D'accord... J'envoie Mario avec l'hélicoptère.

...

FIORENNO : Dans une demi-heure.

Fiorenzo traîne Frédéric hors de la scène. Selma et Hannah tirent Ovidie.

Le rideau tombe.